

HOMMES FATALS ET FEMMES À ABATTRE



13
TEXTES
COURTS



HOMMES FATALS ET FEMMES À ABATTRE

Revue Squeeze numéro 24



SOMMAIRE

<i>Tu ne te soumettras point</i> d' Alexandra Estiot	2
<i>Police Academie (un pastiche R&B)</i> de François Huet	9
<i>La ville</i> de Gilles Ascaso	19
<i>Jules Nepos</i> de Pascal Virlogeux	25
<i>Habemus Papamobile</i> d' Henri Ansbert	32
<i>Elle aime le bruit de la mer</i> de Jean-Pierre Védrines	40
<i>Elvis pour toujours</i> de Jean Azarel	44
<i>Le suiveur</i> de Livia Léri	52
<i>De l'innocence des filles</i> de Tampa Simoni	58
<i>Ronger le temps</i> d' Olivier Valbreye	65
<i>Pas assez de Parisiennes</i> de Stan Cuesta	72
<i>En chairs étrangères (en avoir, ou pas)</i> de Xavier Lhomme	79
<i>Une année scolaire</i> de Christophe Le Borgne	87



Les auteur·e·s	102
Ours	106

TU NE TE SOUMETTRAS POINT

Alexandra Estiot

L'abandon est-il une soumission ? Cette question n'est pas la mienne. Il m'a fait comprendre l'importance qu'elle a pour lui, mais à mes yeux, elle reste rhétorique, sémantique. Que ce soit de l'abandon ou de la soumission, je lui ai donné le pouvoir ; lui restait à choisir qu'en faire : en jouir ou en abuser. On soigne celui qui s'abandonne ; on commande à celui qui se soumet. Répondre à cette question, pour lui, c'était choisir qui il serait pour moi. Mon amant ou mon maître. Nous avons appris que ce choix, il ne pouvait le respecter s'il le faisait seul. Il avait besoin de se le voir imposer. Que je l'eusse fixé. C'est à ce prix qu'il pouvait s'y plier. J'ai dit m'abandonner, alors que je me suis soumise à son besoin de me voir refuser la soumission. J'étais la gardienne de sa moralité. Un temps. Puis j'ai failli.

Comment nous nous sommes rencontrés n'a pas la moindre importance. Circonstances, qui auraient tout aussi bien pu conduire à ce que jamais nous ne soyons placés au même endroit au même moment. Nous l'avons été. Nous avons été mis en contact. C'est après que nous sommes entrés en jeu. Et encore, était-ce vraiment nous ? Nous avons décidé de nous revoir, de commencer « quelque chose », que nous aurions été bien incapables de définir autrement. Un début d'une absolue banalité. Échange de numéros de téléphone à la première rencontre. Il m'a appelée, et nous avons

convenu d'aller boire un verre. Après trois verres, nous sommes allés dîner. Après avoir dîné, il m'a proposé de monter chez lui. Et nous avons fait ce que toujours nous avions eu l'intention de faire. Baiser. Gauchement bien sûr ; comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Deux êtres inconnus l'un de l'autre qui n'ont réussi à se dénuder que sous le coup de l'alcool. Leurs corps en pilote automatique, sexualité de magazines : si tu me touches là, je te touche là ; les filles aiment les préliminaires ; les mecs aiment la fellation. Nous nous sommes touchés, il m'a branlée, je l'ai sucé, il a joui, moi aussi. C'était mécanique, sans surprise. Sans intérêt. C'est après que la banalité a été suspendue.

Je ne suis pas d'humeur à vous faire rêver. À vous dire comment l'amour absolu est né de tout ça. Je sais, il n'y a que ça qui vous intéresse. L'histoire d'amour, la passion, seule en mesure d'expliquer, de justifier. Nous sommes devenus tout l'un pour l'autre. Tout. Il n'y avait plus que lui ; il n'y avait plus que moi. Le désir assouvi ? Le désir est une quête ; La Quête. Assouvir c'est tuer. Ou ouvrir une brèche. Notre désir n'est jamais mort. Encore maintenant, là où je suis, je le désire. Je sais que ma vie est en jeu, mais la seule chose que j'attends c'est le moment où il se penchera sur moi, plongera son regard dans le mien. Y voir qui je suis, celle pour qui il ferait n'importe quoi.

La banalité. Cette première nuit ne fut pas assez insatisfaisante pour que nous décidions d'en rester là. Nous nous sommes revus, nous avons bu des verres, nous avons dîné, échangé, communiqué, nous nous sommes racontés. Une suite d'anecdotes : nos enfances, nos études, nos boulots. Du factuel, teinté du mythique qui soigne l'ego. Nous sommes allés voir des expos, nous sommes partis en week-end. Banalité. Il est beau, je suis belle, nous sommes tellement bien assortis. Et puis la vérité nous est apparue. Cette vérité, la vérité est apparue par contraste ; lui, moi, au milieu du monde, séparés de la foule, unis par cette distance. Nous sommes les mêmes. C'est pour ça que nous avons besoin l'un de l'autre. L'autre, le reflet de nous-mêmes, qui nous comprend. Notre modèle, notre infaillible.

Je ne tiens pas à la vie. Je n'ai plus peur de souffrir. Je l'aime et sans moi il est perdu. S'il va jusqu'au bout, si je ne parviens pas à préserver sa morale, il ne sera plus rien qu'un monstre. De ma vie dépend la sienne, c'est lui qui m'importe, lui uniquement, lui seulement. Si je ne suis plus là pour lui dire qu'il est aimable, qu'advient-il de lui ? Je dois l'arrêter. Je ne crois pas au sacrifice ; le sang appelle le sang, toujours, et toujours plus. Et me sacrifier serait le sacrifier. Il n'est pas mauvais, il est doux, si doux. Il m'a appris la douceur, pas seulement apporté, appris. Je ne la savais pas si accessible. Cette douceur qui berce et qui réchauffe, qui soulage, soigne de tout. Au milieu de la nuit, quand le reste du monde dort, que l'obscurité enveloppe, isole, réchauffe. Lui, endormi à côté de moi, son corps chaud, sa respiration profonde. Le prendre dans ma bouche. Un petit animal endormi, une petite bête toute douce, fragile, recroquevillée, qui n'attend rien, ne demande rien. Le prendre dans ma bouche, sentir son corps palpiter. Ce souvenir me réchauffe et j'en ai besoin parce que j'ai froid, allongée dans cette baignoire où il m'a laissée nue, chevilles et poignets liés. Des liens lâches ; il a fait en sorte que ce ne soit pas inconfortable, il a fait attention, a laissé couler l'eau pour que je puisse boire. L'eau froide qui coule doucement, juste un filet, mais c'est froid contre ma cuisse.

Soumission ou abandon, la question finit par être posée. Résolue, par mon erreur. Je me suis soumise ; sans le savoir, sans savoir que je ne devais pas. Un rien, un détail. Une discussion comme une autre, un sujet sans plus d'intérêt. Si ce n'est que nous étions en désaccord et que j'ai cédé. Ça n'avait aucune importance, pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? J'ai cédé, sans m'en cacher. Je l'aimais déjà, ne le connaissais pas encore, je ne voulais pas être désagréable, pédante ou je ne sais quoi. J'ai accepté sa vérité. « Oui, c'est toi qui as raison ». Il ne dit rien alors : je ne m'aperçois de rien. Il me l'a dit après. Nous sommes rentrés, il m'a déshabillée, placée nue devant le miroir. Lui est resté habillé, son costume noir, ses chaussures noires, sa chemise blanche. Debout derrière moi, il a caressé mon bras, jusqu'à ma main. Nos regards dans le miroir. Il a pris ma main, l'a portée à mon visage, forcé mes doigts à ma bouche. Mes

doigts mouillés qu'il a plaqués sur mon sexe. « Caresse-toi ». « Regarde-toi ». J'ai obéi. Il s'est éloigné, juste un peu, assez pour que je perde son regard dans le miroir. Je l'ai cherché ; j'ai tourné la tête. C'est là qu'il m'a giflée. Je suis tombée ; sa force m'a surprise. Sur le flanc, appuyée sur l'avant-bras, j'ai porté ma main à ma joue, ma main, moite de moi, et j'ai fait un choix. J'ai gardé les yeux baissés, me suis tournée sur le dos, appuyée sur mes avant-bras. Les yeux sur mon sexe, j'ai ouvert les cuisses. Il était immobile ; il attendait. J'ai tiré les genoux vers moi, pour ouvrir mes cuisses, encore, et j'ai levé les yeux vers lui. Je l'ai défié de le faire. Il s'est laissé tomber sur moi, m'a pénétrée, m'a baisée, violemment, très violemment. Il m'a encore giflée mais pas plus de deux ou trois fois. Il a joui très vite. C'est son râle dans mon oreille qui m'a fait jouir. Un souffle rauque et chaud dans mon oreille. Un son grave, profond, vibrant. Il s'est détendu, son corps s'est alourdi sur moi, sa respiration a ralenti dans mon cou. Sa langue dans mon cou, puis sur ma joue, dans ma bouche. Un baiser, long, chaud, tendre. Doux. « Mon amour ». Il s'est relevé, à peine, sur un genou et m'a prise dans ses bras, soulevée, portée dans la baignoire. Il m'a fait couler un bain chaud, a soigné mon visage avec de l'eau froide. Il m'a dit pourquoi. Pourquoi tout ça. Qu'il ne fallait pas recommencer. Qu'il fallait faire attention. Que je fasse attention. Que je ne pouvais pas être sa chose. Une chose, on la détruit. Il m'a dit que j'étais sa vie. Qu'il ne voulait pas me faire de mal. Que je devais l'empêcher de me faire du mal. Après ça, il m'a fait l'amour. C'était tellement doux.

La douceur, toujours. Il est doux, tout est doux en lui. Ses gestes, sa voix, son pas, son propos. Il me berce, me réchauffe. Il m'apaise. La douceur à l'écouter, à le regarder, à le sentir en moi. Et à penser à lui. La douceur, toujours la douceur.

Un soir, il a trop bu. Vraiment trop. Il ne tenait plus debout, n'articulait plus, s'obstinait à m'attraper, me tirer vers lui. Ses mains sur mon corps, mon cou serré contre sa poitrine, son haleine, sa transpiration. Son odeur. Impossible de le garder à distance, de le repousser. Il a fini par vomir, dans le caniveau, appuyé sur

une voiture. Il m'a dégoûtée. Et j'ai compris pourquoi il m'avait frappée. J'avais envie de l'humilier. De l'attraper par les cheveux, de le tirer vers le sol, de lui faire baisser la tête, de l'obliger à se mettre à quatre pattes, le nez dans ses vomissures. Pas lui faire mal, juste l'humilier. Je ne l'ai pas fait. Je suis plus forte que lui, mon contrôle est plus ferme. Nous sommes rentrés ; je lui ai dit de me faire jouir avec sa langue, assise sur un tabouret de bar, ma jupe relevée, ma culotte tout juste repoussée. Lui ; à mes pieds. Juste ça. Ce n'est rien. Il ne s'est même pas aperçu de ce qui venait de se passer. Nous sommes les mêmes. Seulement moi, je ne frappe pas. Je crois qu'il m'a violée. Je ne sais plus pourquoi. J'ai la tête qui tourne et j'ai froid. Pourquoi ne vient-il pas ? Si je veux nous sauver, je dois retrouver le contrôle. S'il me laisse le temps, s'il me laisse attendre, c'est parce qu'il sait que je peux nous sauver.

Notre vie est si douce. Il me frappe, mais pas si souvent, pas si fort, il n'utilise jamais ses poings et c'est toujours moi qui décide quand. Il croit me punir de ma soumission, mais jamais je ne me suis soumise. Je provoque ces moments, les invoque. Pas pour les gifles. Si je pouvais avoir ce que je veux sans elles, je le prendrais. Toujours, j'ai pu arrêter ses coups. Il me suffit de dire non, simplement non. J'aime la douceur de son amour, sa chaleur, sa douceur quand il me fait l'amour. Mais j'ai besoin qu'elle soit brisée, ponctuée, suspendue, qu'il me baise, avec violence, force, brutalité. Qu'il me baise de toute sa puissance, qu'il me domine. Qu'il arrête de me protéger, que son corps et mon corps s'entrechoquent. Alors les gifles, ce n'est pas cher payé. Et toujours j'ai pu les arrêter. Jusqu'à aujourd'hui. Comment en sommes-nous arrivés là ? Il m'a violée, je n'ai plus de doute là-dessus. Pourquoi ? Je ne me souviens pas. Ma tête, j'ai tellement mal. Avec quoi m'a-t-il frappée ? Je dois me reprendre, c'est pour ça qu'il me fait attendre. Il me laisse le temps de redevenir celle qui nous sauvera. La soumission, forcément ; la seule chose qui justifierait la punition. À quoi me suis-je donc soumise ? Ce qu'il a fait est mal. Rien ne peut le justifier. Il faut que je me souvienne de ce qui s'est passé ; je ne peux pas le contrôler si je ne sais pas ce qu'il m'a fait et pourquoi. Qu'ai-je fait ? À quoi me suis-je

soumise ?

Nous nous accordons sur tout. Rien d'étonnant à cela. Nous sommes les mêmes, inévitablement nous sommes d'accord ; à quelques exceptions près. Nous sommes alors en désaccord, voilà tout. Aucun de nous deux ne va se risquer à tenter de convaincre l'autre. Si jamais il y arrivait, que pourrait-il se passer ? Est-elle là la réponse ? A-t-il réussi à me soumettre à l'un de ses choix ? Pourquoi ne l'ai-je pas arrêté ? Je ne sais pas. J'ai oublié. Mais qu'ai-je donc accepté ? J'ai tellement mal. Je ne sens plus mes pieds, ni mes mains. J'ai froid. Ma tête. Je dois bouger, je ne tiendrai pas sinon. Mes orteils, mes chevilles, mes poignets. Mes doigts. La bague.

Nous avons décidé de nous marier, là, ce soir, tout à l'heure.

Ça ne peut pas être ça ! Il m'a demandée en mariage et j'ai accepté. C'était aujourd'hui, ce soir, tout à l'heure, avant. Mais ça ne peut pas être ça.

Non, ce n'est pas ça.

Je ne vais plus attendre longtemps, il va venir bientôt. Il sait que je m'affaiblis. Il ne va plus me laisser longtemps. J'ai tellement envie qu'il me prenne dans ses bras. Qu'il me détache, me baigne, me soigne, me fasse l'amour. J'ai tellement envie de m'endormir contre lui. Je dois me souvenir. C'est le seul moyen.

J'ai dû perdre connaissance. L'eau ne coule plus. Mes poignets et mes chevilles sont détachés mais douloureux, tailladés par la corde. Je suis recouverte d'un peignoir. Il est venu, il m'a soignée, il a repris seul le contrôle. Il est plus fort que je ne le croyais. Je dois sortir d'ici, le trouver. J'aurai juste à lui dire qu'il nous suffit de ne plus y penser. Ni une demande, ni un ordre ; un constat. « Oublions tout ça, fais-moi couler un bain. Fais-moi l'amour ». Oui. Ce sera aussi simple que ça.

La tête qui tourne, mais j'y arrive. J'enfile le peignoir, me regarde dans le miroir. Du sang séché sur ma tempe dont la peau qui vire au jaune, ma lèvre inférieure gonflée, une entaille sur la pommette. Je suis si blanche. Juste un peu d'eau sur le visage,

inutile de prendre quoi que ce soit, je le vomirais. J'ai tellement froid. Je me regarde à nouveau. « Aller jusqu'au bout ». M'a-t-il dit ça, qu'il irait jusqu'au bout. Jusqu'au bout de quoi ? Se disait-il prêt à me tuer ? Je ne me souviens de rien. Juste cette bague. Il m'a demandée en mariage et j'ai accepté ; je le sais, mais je ne m'en souviens pas. Je dois le trouver.

L'appartement est sombre, sauf sa chambre. Je marche doucement, m'appuie aux murs. J'ai la tête qui tourne. Avec quoi m'a-t-il frappée ?

Il dort. Il est étendu dans son lit. Bouche ouverte, la nuque renversée. Il dort. Un vague sourire sur les lèvres, ce sourire qui dit sa douceur. Il est nu, il doit avoir froid. Son bras sur son torse pour réchauffer son sommeil. Il est en paix. Cette douceur qui monte en moi à sa vue. Je m'approche. Je veux dormir avec lui. Une bouteille de champagne sur le sol ; nous n'avons pas eu le temps de l'ouvrir. Que m'a-t-il fait ? Comment cet ange si doux a pu me faire si mal. Je grimpe sur le lit, remonte vers lui. Je pose ma tête dans le creux de son épaule. Il est froid. Je l'enlace pour le réchauffer, me serre contre lui. Son cœur, sa respiration...

Je me soulève pour approcher mon visage du sien. Embrasser ses lèvres, ses yeux, son front. Oh ce gouffre !

Le prendre dans ma bouche. Un petit animal endormi, une petite bête toute douce, fragile, recroquevillée, qui n'attend rien, ne demande rien. Le prendre dans ma bouche. Attendre de sentir son corps palpiter. La mort n'existe que si l'on s'y soumet. Je ne suis soumise à rien, je vais attendre de le sentir palpiter.

POLICE ACADEMIE (UN PASTICHE R&B)

François Huet

[...] à l'issue duquel un individu, connu des services de police, et activement recherché après une fusillade qui avait fait trois blessés, dont un dans un état grave, a été abattu par un commissaire de la BAC après avoir [...]

Voerbrandt poussa un long soupir quand s'afficha le résultat du questionnaire sur son smartphone. Ça n'était pas du tout ce à quoi il s'attendait.

— Et merde.

Brune, à la place du mort, leva un œil à moitié endormi sur son collègue. Il avait été à deux doigts de s'assoupir.

— Alors, résultat des courses ? Ne me dis pas que c'est Klaus ?...

Voerbrandt, pour qui toute remise en cause de son statut de mâle alpha pouvait être le motif d'hostilités immédiates, ne releva même pas. Brune était bien le seul à pouvoir se permettre ce genre de blagounette sans se faire péter le nez.

— *Naaaaan*, j’suis Number 5.

Brune n’était pas étonné. Il trouvait que c’était même le personnage le plus dérangé d’*Umbrella Academy*. Et de loin. Bien sûr, Voerbrandt aurait bien aimé être Luther l’homme-gorille, ou Diego le lanceur de couteaux. Mais Number 5, ça collait : un surdoué un brin sociopathe coincé pour toujours dans le corps et les fringues d’un gamin de 13 ans. Ça collait, pour peu qu’on puisse inverser le théorème. Voerbrandt, c’était plutôt la cervelle d’un ado perturbé par ses hormones dans l’uniforme d’un flic brutal et soupe au lait.

C’est Sayez qui les avait branché sur ce jeu-test idiot. *Quel personnage de cette série êtes-vous ?* Avec des questions à choix multiples du genre :

Le matin au réveil, votre petit-déjeuner c’est...

- a. Un rituel sacré auquel vous consacrez toute votre attention.*
 - b. Un énorme banquet sans lequel vous ne pouvez pas démarrer votre journée.*
 - c. Un truc que vous ratez souvent car ce n’est plus l’heure.*
 - d. Un café, et basta.*
 - e. Le repas le plus important de la journée qui se doit d’être sain et équilibré.*
- Etc...

Ce genre de conneries.

Brune, qui lui aussi, parfois, avait du temps à perdre, avait suggéré à son collègue d’essayer après y avoir joué lui-même. Il avait été satisfait du résultat : il était Ben, le polymorphe décédé. À la question ci-dessus, par exemple, il avait répondu *d*.

— Je t’appellerai Number 5 dorénavant, si tu permets.

— La ferme.

Voerbrandt éteignit son portable en voyant arriver Sayez sur le trottoir d’en face. Tennis usées, pantalon Predator moucheté

de tâches de peinture, sac à dos et pull gonflé par la housse du gilet pare-balles. Enfouraillée pour la bataille et la justice. Brune observa Voerbrandt admirer le major Sayez, s’attendant presque à ce qu’il la siffle.

Voerbrandt en pinçait pour Julie Sayez. Tout le commissariat en pinçait pour mademoiselle Sayez. Tout le commissariat voulait une nuit avec mademoiselle l’officier de police qui ne tolérait pas qu’on l’appelle « madame », – elle n’était ni vieille, ni mariée, eh oh ! Mademoiselle Julie Sayez était, selon les rumeurs en cours, sans doute lesbienne. Voerbrandt, lui, savait bien que non.

Sayez s’installa à l’arrière, râla contre l’étui de son arme qui la gênait.

— Square des Charmilles, c’est ça ?

Brune approuva d’un hochement de tête tandis que Voerbrandt la regardait amoureusement dans le rétroviseur.

La major soutint son regard, un léger sourire au coin des lèvres. Elle fit ce geste de resserrer sa queue-de-cheval des deux mains, ce qui fit manquer un battement de cœur aux deux hommes.

Brune se força à ne plus la regarder quand il lui posa la question :

— Vous êtes prête ? Vous savez que l’Artiste est sûrement armé, et que c’est un vicieux...

— Je sais, commissaire Brune. C’est pour ça que je n’y vais pas toute seule, et que je n’ai pas mis de talons hauts.

Voerbrandt, qui ne l’avait pas lâché du regard et dont les yeux, pensa Brune, devenaient de plus en plus luisants, dit qu’il aurait préféré y aller avec elle.

— Tu sais bien qu’il ne faut pas. Il vous connaît, tous les deux.

Elle extirpa de son sac un long blouson à fermeture éclair qu’elle enfila en se contorsionnant sur le siège arrière. Pour cacher les épaulettes, le gilet et l’insigne cousu sur la poitrine. Elle sortit l’arme de son étui et la fourra au fond de sa poche.

Brune aurait juré qu'elle avait fait un clin d'œil au rétroviseur. Voerbrandt avait démarré, tout guilleret.

— Quand on y est, je sors après vous et je vous suivrai à moins de cinquante mètres. Number 5 reste dans la voiture et se garera une rue plus haut, près du cinéma et du resto pakistanais. Vous voyez où c'est ?

— Number 5 ?... Ah d'accord, vous lui avez fait faire ce jeu idiot. Oui, je vois où c'est.

Moment de détente pendant la montée d'adrénaline. La major sentit comme un filet de sueur dégouliner le long de son dos. Elle détestait porter ces gilets, même en hiver.

— S'il manque au rendez-vous, ou si on n'arrive pas à le choper, continua Brune, vous filez à la voiture sans m'attendre. Je repartirai à pied, entendu ?

— Compris.

Voerbrandt se gara sur un passage-piéton, à l'entrée du square, déposa Brune qui avait mis sa casquette de vieux sur son crâne dégarni, avait fermé sa gabardine de vieux jusqu'au col, s'était allumé une cigarette tout en boitant, pour de faux, jusqu'à l'aire de jeux où des gamins braillaient en se poussant sur les balançoires. Pour qui ne connaissait pas le commissaire Brune, il s'agissait bien là d'un vieux pédophile sans entrain venant juste de faire un tiercé au PMU du coin.

Comme Sayez, que Voerbrandt venait de déposer à l'autre entrée du square, il tenait à pleine main son arme de service au fond de la poche de son manteau.

Pour l'Artiste ce serait : pas de tir en l'air. Mais plutôt, peut-être : une sommation verbale de rigueur, et une balle dans la gueule.

Point barre.

L'Artiste c'était : des filles à pas cher disséminées le long des boulevards, accents russes, slovènes, slovaques et hongrois, et des méthodes au rasoir. C'était aussi quatre concurrents, un Nigérian,

deux Albanais et un Auvergnat, qui en l'espace d'un an et demi avaient tous disparu sauf un, identifié dans un bac à soude grâce à une bague et des dents en or. : Maximilian Houssa, né le 8 décembre 1991 à Enugu. Soins dentaires effectués en Italie.

Les filles tailladées et le mac trucidé, c'était pour la Mondaine.

Un flic à l'hôpital avec une balle de 35 dans la moelle épinière, c'était pour eux.

Sayez s'était posée sur un banc, au lieu indiqué, des écouteurs sur les oreilles, faisant mine de fredonner un truc qu'elle n'entendait pas, en tapant du pied.

Quand elle leur apprendra qu'elle, c'est Pogo, le chimpanzé dopé aux cellules grises (à la question *Que feriez-vous en cas d'intrusion d'un commando armé alors que vous êtes seul.e au domaine ?* elle avait répondu g. : *Faire semblant de ne pas comprendre ce qui se passe*).

Voerbrandt avait répondu a. : *Se cacher dans l'armurerie et descendre le premier qui passe la porte.*

Brune la réponse c. : *Se planquer et attendre que les autres reviennent.*

Voerbrandt était garé le nez vers le square, à une place idéale où il pouvait voir à la fois la major, à peine cachée par le jet d'une moche fontaine en ciment craquelé, et la porte d'entrée de l'immeuble où l'Artiste était censé loger en ce moment.

L'Artiste c'était : un souteneur sans envergure, mauvais comme une teigne et qui aimait faire mal. C'était aussi un abruti qui lors d'une descente dans un hôtel borgne dans le quartier des Mines avait paniqué et tiré au hasard, en passant par une fenêtre.

Depuis, il avait un gros pansement à travers la figure, et ça lui piquait sur les bras.

Depuis, l'adjudant-chef Arduin avait des fils branchés de partout à des machines qui le maintenaient en vie.

Il valait mieux pour lui que l'Artiste tombe entre les mains du major, se dit Voerbrandt en mâchant son chewing-gum.

Quand l'Artiste sortit enfin, dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient mis en place.

Voerbrandt estima qu'à cette distance, avec ses cheveux fraîchement coupés, presque ras, sa barbe naissante et le soleil qui tapait dans sa lunette arrière, l'Artiste ne pouvait pas le repérer.

L'Artiste se tint longtemps sur le trottoir, à regarder à gauche, à droite, devant lui. Il scruta les fenêtres des immeubles partout autour. Il regarda même le ciel, s'attardant un moment sur la forme des nuages.

Qu'est-ce que ce crétin cherche à découvrir, pensa Voerbrandt ? Un drone ? Des pigeons dotés de mini-caméras ? Des moineaux piégés ?

Voerbrandt songea que, sans doute, l'Artiste regardait un peu trop de séries stupides.

Le salopard avait un pansement sale sur la joue gauche, et il traînait la patte.

En passant au travers de la fenêtre du deuxième étage, il avait dû mal tomber.

C'était sa dernière chance de disparaître. Des faux-papiers, et au revoir.

Barbès, faussaire de premier plan, fournisseur de cartes de crédit toutes marques, passeports et permis de conduire, livrets de famille de tous les pays, cartes grises, certificats de naissance en provenance des Ardennes ou du Lubéron, churros, pistaches et cacahuètes, lui avait fabriqué une nouvelle vie, au chaud dans une grande enveloppe.

Barbès, qui ne s'appelait pas Barbès mais Enrico, était aussi le meilleur indic que Brune ait jamais eu.

La grande enveloppe se trouvait en cet instant fatidique bien au chaud dans la poche intérieure du blouson de l'officier de police Sayez.

Barbès, alias Enrico, avait immédiatement vendu la mèche lorsque l'Artiste l'avait contacté, sachant qu'il lui en chaufferait aussi bien pour sa patente illégale que pour son petit cul si jamais

Brune et Voerbrandt apprenaient qu'il avait « fourni » un tueur de flic.

Car Brune et Voerbrandt, lorsqu'on est garçon de mauvaise vie, c'est un peu la peste et le choléra dans la même seringue, mieux valait ne pas marcher dessus par mégarde.

Brune qui t'organise une descente dans ton imprimerie, chaque semaine.

Voerbrandt qui te harcèle en p.v., à chaque feu rouge.

Te casse la gueule quand vous vous croisez dans un coin sombre.

Vient te trouver à l'hôpital, le lendemain, pour fracasser ton plâtre et t'enfoncer son pouce dans l'œil.

Te recasse la gueule à ta sortie d'hôpital.

Incendie ta bagnole.

Fait cambrioler ta maison.

Fait en sorte qu'on retrouve des doses sur ton gamin à la sortie du collège.

Drague ta femme juste sous ton nez.

Enrico, *aka* Barbès, préfère ne pas.

En plus de ça, Voerbrandt a le chic pour toujours arriver quand on ne s'y attend pas.

En plus de ça, Brune arrive toujours à faire croire qu'il n'est pour rien dans tout ça.

Barbès ne fait jamais ses commissions lui-même, et il a dit à l'Artiste : « Je t'envoie une nana avec le matériel. »

L'Artiste est entré dans le parc, prudent. Il n'a pas regardé derrière lui à ce moment-là, jugeant qu'il avait tout bien vérifié. C'est dommage.

Il est surpris par l'apparence de son contact. Grande, blonde, une allure de sportive malgré son pantalon crado et un blouson informe. Quand il s'approche, il voit l'enveloppe posée sur ses genoux, qu'elle tapote de sa main gauche, au rythme de la musique qui ne sort pas de ses écouteurs.

L'Artiste sent une main, – mais, mais... c'est pas la sienne, bon dieu ! – qui s'insinue à l'intérieur de son blouson, par-derrière,

pendant que de son autre main Voerbrandt vient de lui tirer une balle dans le genou, avec son arme de service. La douleur lui arrache un hurlement, l'Artiste ne se rend même pas compte qu'on vient de lui mettre sa propre arme dans la main et que quelqu'un, derrière lui, a appuyé sur la détente à sa place.

L'officier de police Julie Sayez tressaute sous l'impact, a le temps de regarder d'où le coup est venu, sans rien comprendre, et tourne de l'oeil.

L'Artiste gueule. Son flingue est tombé dans les graviers et lui aussi aimerait bien s'écrouler par terre. Son genou déjà bousillé par sa chute du deuxième étage doit ressembler à un tartare sous son jean, la douleur est horrible. Mais quelque chose le retient, toujours par-derrière.

Il ne tombe pas parce que Voerbrandt le tient d'une main ferme par le col de sa veste, bras tendu.

Voerbrandt qui fait un signe, s'écarte au maximum sans le lâcher, se protège le visage de l'avant-bras pour les éclaboussures. Les gants et le parka qu'il porte finiront dans un sac-poubelle avant que les légistes arrivent.

Brune, à trente mètres, a eu le temps d'ajuster et fait sauter la cervelle de l'Artiste, comme au stand.

L'officier de police Julie Sayez ne se lasse pas d'admirer l'hématome jaune qui vire au noir juste au-dessus de son sein gauche. On lui a dit qu'on la garderait jusqu'au lendemain.

Deux semaines d'arrêt.

Des décorations en perspective.

Une promotion, peut-être.

Brune et Voerbrandt sont passés quand elle était dans le *coltar*.

Un bouquet de la préfecture.

Un bouquet des collègues.

Un bouquet de roses orange et jaune de la part de Brune.

Un bouquet de fleurs diverses, mais toutes violettes, de la part de Voerbrandt, avec un mot au dos d'une carte représentant la jaquette de la première saison de *The wire*.

Penser à aller voir « signification de la couleur des fleurs » sur le net, après.

« Major, nous te filons à notre tour ce lien pour jouer à ce jeu que tu nous as montré l'autre jour, Dans cette série-culte, lequel de ces personnages êtes-vous ?, en choisissant cette fois TA série préférée. Brune et moi l'avons déjà fait. Il voulait être McNulty, il se retrouve Détective Lester Freamon (tu te souviens, celui qui faisait des petites maquettes). Il était plutôt content de lui. Comme tu t'en doutes, je voulais être Omar Little et... je suis Omar Little ! Je suis sûr que McNulty, ce sera toi. Remets-toi bien. »

Il ne vient qu'un mot à l'esprit de l'officier Sayez.
Connards.

Votre supérieur ordonne à votre équipe une descente « musclée » dans une planque en plein quartier chaud, sans être certain qu'il y ait beaucoup de drogue à saisir, ni du nombre de personnes armées à l'intérieur.

a. Vous prenez en douce un fusil d'assaut supplémentaire et décidez d'y aller seul par la porte de derrière, quelques minutes avant l'arrivée de vos collègues.

b. Hors de question d'y aller, putain, la gueule de bois de la veille n'est toujours pas passée.

c. Vous soupirez, et partez donner un coup de fil en douce à l'indic qui doit savoir ce qui se passe au juste dans cette supposée planque.

d. Vous êtes chaud.e-patate, vous avez déjà vérifié deux fois l'état de votre équipement.

e. Vous tentez de raisonner votre supérieur que vous êtes un

analyste de données, pas une femme ou un homme de terrain...

f. Quoi qu'il arrive, vous avez décidé avec votre binôme de ne pas vous lâcher d'une semelle.

g. C'est complètement idiot, vous n'allez pas le croire, mais vous aviez oublié que c'était votre tour d'aller chercher les gosses.

h. Ça ou autre chose, quelle différence ? Vous n'en avez rien à foutre.

LA VILLE

Gilles Ascaso

Je souriais, ce matin, quand je me suis réveillé. La vie n'est pourtant pas des plus légères en ce moment, avec le couvre-feu, les restrictions et les difficultés auxquelles nous sommes confrontés. Pourtant, oui, je souriais lorsque j'ai ouvert les yeux. Je venais de faire un rêve. Un rêve qui m'a rempli de bonheur. Le genre de rêve qui vous abreuve de cette félicité rare dans les songes, et encore plus rare dans la vie. Je venais de rêver de la ville. Je venais de rêver de la ville et de Cybèle.

Cette ville, j'ignore encore si elle nous a façonnés ou si nous, nous l'avons construite à notre image. Peut-être avons-nous projeté les saveurs de notre histoire sur ses murs et ses quartiers. Sinon, ce serait admettre que nous sommes le produit de cette ville, qu'elle nous a enfantés, en quelque sorte – comme ce terme résonne étrangement – réduisant à presque rien notre libre-arbitre.

La ville. La ville et Cybèle. La ville, Cybèle et Jérôme. Cybèle et moi. Jérôme et moi. La ville et nous. La ville refuge. Où nous avons vécu un temps, Cybèle et moi. Le temps d'être, non pas guéris, car cela nous semblait impossible, comment guérir, non, simplement le temps d'être soulagés, comme à l'abri dans une bulle protectrice, une ouate chaude aux odeurs du Sud. Elle a été cela, la ville. Notre consolation. Notre réparation. Cette ville

devenue notre ville, qui a pansé nos plaies, nous a bercés, nous a permis de vivre encore.

Cette ville, maintenant que nous l'avons quittée depuis longtemps, depuis bientôt quinze ans, cette ville n'est pas sans noyer mes yeux de larmes dès que je l'évoque. Ses terrasses, ses cafés, ses habitants au verbe haut, et puis son vin et ses poulpes grillés, ses nuits plus vivantes que ses jours. Le temps que j'y ai vécu s'est auréolé d'une gloire à laquelle on ne repense pas sans émotion. J'ignore s'il en est de même pour Cybèle. Les rares fois où nous nous sommes appelés, elle et moi, depuis la fin de cette parenthèse qui de plus en plus m'apparaît comme relevant d'une magie accidentelle, nous n'avons jamais reparlé de la ville. Par crainte, peut-être, ou par respect, le respect que l'on doit à ces moments d'être si précieux qu'ils en deviennent ensuite intouchables. Ne pas parler de la ville, ne plus dire son nom. Ne rien dire sur notre histoire. Ne pas la commenter. Comme si le silence pouvait seul en préserver les fondations. Comme si le silence pouvait seul sauver cette partie de nous. Cette partie d'avant le séisme.

Elle était si attachante, cette ville ! Nous en avons tant exploré les recoins, les escaliers, les ruelles ; nous avons tant fréquenté les terrasses et parlé à des inconnus charmés par notre accent français ! Vers midi, après le marché sous les halles, nous visitions les musées puis nous passions le pont pour aller déjeuner d'œufs ou de poisson grillé sur le port. Nous arpentions la ville main dans la main, sous le soleil et la chaleur qui nous poussaient vers l'ombre des hauts murs et les fontaines. Je prenais des photos. Cybèle sur les escaliers qui menaient au quartier haut, Cybèle devant la cathédrale, allongée dans les parcs ou sur le lit du deux-pièces que nous avions loué place Royale, d'où l'on percevait les palmiers et les bruits de la ville qui ne s'amenuisait qu'en toute fin de nuit, avant que la circulation ne sonne le réveil d'une nouvelle journée qui apporterait son lot de découvertes et de plaisirs. D'autres photos nous montrent enlacés devant la synagogue ou assis sur la terrasse du castel, des photos prises par des gens qui se proposaient, des gens d'une surprenante gentillesse, et parfois, comme nous, de

jeunes amoureux.

Nous nous sommes donnés à la ville qui nous a ramenés à la vie. Car nous étions perdus, Cybèle et moi. Perdus et meurtris. Nous étions les meurtris de Jérôme. Englués dans les illusions que l'amour fait souvent naître en chacun de nous. Nous étions jeunes. Nous aurions pu mourir d'amour. Mais la ville nous a sauvés. La ville nous a perpétués ; mais ça, je ne l'ai su que plus tard.

Le lendemain de notre arrivée, elle nous a offert un cadeau de bienvenue. En quelques heures les artères se sont noircies de monde sous les balcons pavoisés, les restaurants et les cafés se sont remplis d'une population cosmopolite et bruyante. C'était la fête, l'énorme fête de fin d'été, avec, le premier soir, un feu d'artifice qui pendant plus de vingt minutes a changé le ciel de la ville en une suite de constellations éblouissantes. Ensuite, la musique. Partout la musique, dans les bars et sur les places, la musique pour danser dans les rues et sourire à ceux qui s'enlaçaient, comme nous, le verre à portée de main. Et le lendemain soir et le surlendemain la fête a continué, l'ivresse et la danse jusque sur les quais, vin vert et lotte grillée, bière et jambon, debout ou assis dans la cohue des corps serrés, parfumés, en sueur, des corps qui suintaient l'amour et la joie.

Et puis, après ces moments de liesse, nous avons découvert la ville. À pieds, bien sûr, et aussi en bus ou en tram. Nous avons tenté, je crois, quasiment toutes les lignes, en tous sens, à la découverte de toutes les destinations, de tous les terminus, parfois bien loin du centre. Quand c'était possible nous rentrions à pied, exténués, et nous dînions de quelques sardines dans de petits restos de quartier qui s'apprêtaient à baisser le rideau.

Un midi, comme nous sortions de notre immeuble, la vieille femme qui faisait le ménage dans les parties communes s'est approchée de nous. Nous lui parlions un peu, à chaque fois que nous la voyions. C'était une petite femme à la silhouette énergique et au regard plein de bonté. Ce midi, elle s'est approchée et a levé

les bras vers le visage de Cybèle, qu'elle a pris dans ses mains en souriant. Oh que tu es jolie, a-t-elle dit, et toi, occupe-toi bien d'elle et aime-la bien, m'a-t-elle lancé sans me regarder, les yeux plongés dans ceux de Cybèle, elle est si jolie qu'il faut l'aimer, hein ! Oui, il fallait aimer Cybèle, ça oui. Et c'est ce que nous faisions, la ville et moi.

Oui, la ville a conçu notre histoire. Car il s'agit bien de cela, finalement, de conception. Elle l'a inscrite sur les frontons, martelée sur les vieilles portes et lancée du haut des clochers. Nous étions portés par elle. Loin de Jérôme et des désillusions. Comme nous l'avons aimée, cette ville, pour avoir fait de nous ses éphémères citoyens ! Comme je l'aime, pour m'avoir permis d'aimer Cybèle. La Cybèle d'avant la volte-face. La Cybèle d'avant les trahisons.

Parce qu'un jour, comme l'ombre de l'aigle empénombre un paysage, Jérôme est réapparu. Il a d'abord contacté Cybèle, et quelques jours plus tard il était là, dans notre ville. Que se passait-il ? Jérôme, que nous avions fui, elle et moi, Jérôme buvait une bière avec nous place Royale. C'était la fin de l'après-midi, les terrasses se remplissaient et la clameur montait d'entre les murs. Nous étions assis autour d'une petite table ronde, comme trois amis qui se retrouvent, et Jérôme racontait ses vacances en Ligurie avec une aisance et un charme déconcertants. Sanremo, Gênes et tant d'autres endroits qu'il avait visités avec un copain de fac, un vrai beau gosse, a-t-il ajouté en se penchant vers moi, il ne t'aurait pas déplu, et, a-t-il ajouté en se penchant vers Cybèle, avec une amie de fac, une ex, une fille brillante et en plus une vraie bombe. C'était une fille avec laquelle il avait eu une histoire, à l'époque. Il savait griffer, oui, réveiller les jalousies, attiser les convoitises. Le genre d'homme qui prend plaisir à rouvrir les plaies. Le genre d'homme qui joue. Je l'écoutais en mangeant nerveusement les charcuteries locales, et à le voir, là, dans sa chemise blanche ouverte sur sa poitrine d'homme brun, le rire en cascade et la parole facile, je comprenais que tout était fini.

Bien sûr, je me suis reproché bien des fois mon absence

de réaction. Mais je savais que quelque chose d'irréversible se produisait, avec lui dans la ville où il est resté presque deux semaines. Deux semaines, le temps de terminer ses vacances, disait-il, le temps de découvrir cet endroit qu'il ne connaissait pas, nous imposant sa présence, nous imposant son irrésistible séduction. Deux semaines, le temps de reconquérir Cybèle – moi, je ne l'intéressais plus, malgré les quelques étreintes dont il m'a gratifié, histoire de me faire taire, ou de me faire encore espérer. Ne pas laisser échapper sa proie. Ne lui donner aucune chance. Aller la débusquer jusque dans son refuge. Lui refuser la fuite, lui refuser l'oubli. Il est venu chercher Cybèle dans notre ville où nous n'avions jamais souhaité le voir, où nous avons souhaité l'oublier. L'apparition de Jérôme a sonné la fin de mon histoire avec Cybèle. Et la perte de mes dernières illusions. La ville venait de m'offrir le merveilleux cadeau d'une histoire qui n'aurait pas été possible ailleurs. De l'après, la ville est innocente, absolument innocente. Ce sont les êtres qui ont failli, pas la ville.

Oui, je souriais, ce matin, quand je me suis réveillé. Le sourire avait même précédé le réveil. Je venais de rêver de la ville. De la ville et de Cybèle. Nous nous tenons par la main. Nous passons sous une porte de la vieille enceinte. La rue, ensuite, est bordée d'immeubles aux pierres blondes. C'est le soir. Nous nous pressons. Nous savons qu'il nous reste peu de temps car la nuit va tomber, et, dans mon rêve, il est interdit de marcher la nuit dans la ville. C'est la règle. Les promeneurs, d'ailleurs, se dépêchent aussi. Nous devons revoir la ville avant l'obscurité. J'entraîne Cybèle vers la place Royale et ses façades Renaissance. Puis nous nous enfonçons dans le labyrinthe des ruelles. Prenons à droite, à gauche. Nous suivons les gens qui hâtent le pas dans les rires et le bonheur pressé. Il faut faire vite. Nous levons les yeux vers les pignons rougis par le couchant, ces hauts pignons comme des falaises frappées d'une fin de soleil au-dessus des flots déjà noirs. Les tuiles claquent d'or et les martinets capturent en passant la lumière mourante. De la place triangulaire du quartier juif nous dominons la partie basse de la ville. Nous nous approchons tous du parapet. Que se passe-t-il, plus bas ? L'ombre avance, et le silence avec

elle, si inhabituel dans la ville. À gauche, se devine quelque chose entre les immeubles. Serait-ce la mer, sous la brume ? Tous, nous tournons la tête. Non, ce n'est pas ça, c'est autre chose, qui attire notre attention : c'est un enfant qui remonte la rue, qui vient vers nous. La pénombre dissimule ses traits mais le silence se creuse à son approche. Je regarde Cybèle. Je lui souris. Je la prends par la taille. Je sens son corps, qui s'abandonne un instant contre le mien. Je sens sa tête sur mon épaule. Le bonheur est là, qui coule et nourrit toutes les fibres de mon être, indélébile comme un grand tatouage. Un bonheur qui fait de moi l'homme que je ne suis pas.

Nous ne nous sommes pas revus, Cybèle et moi. Quelques rares appels, rien de plus. Il lui était bien difficile de se justifier. Que pouvait-elle dire ? Mais j'ai rêvé de la ville. J'ai rêvé de la ville et de Cybèle. Cette ville que nous avons quittée pour ne plus y revenir.

Jérôme ? Eh bien, Jérôme, il a reconnu l'enfant.

JULES NEPOS

Pascal Virlogeux

TRAGÉDIE EN UN ACTE ET DES BANANES

Une chambre du palais de Ravenne. L'empereur Jules Nepos entre, l'air las, et jette sa couronne sur le lit.

Jules Nepos : Allez ! Bonne nuit, Rome éternelle !

Il s'assoit sur le lit, prend un parchemin et écrit.

Aujourd'hui, 4 Mars 475. Temps clair et frais. Depuis combien de temps n'ai-je pas pris de vacances, moi ? Des vraies qui vous reposent l'impériale caboche ? Aucune depuis l'assassinat d'Olibrius... (*Soupirs*)... Décompter les jours en assassinats, tel est le privilège de l'empereur ! Lorsque Majorien fut étranglé, je voyais Claudia à l'hippodrome pour la première fois ; quand le corps de Maxime Pétrone fut démembré, j'embrassais les lèvres de Claudia dans la lumière du printemps et tandis qu'une pierre au cou l'infâme Sévère coulait prestement dans le Tibre, nous prenions les eaux au bord de l'Adriatique. Que de sang versé pour avoir le droit de poser son derrière sur l'impérial paddock ! Et pourtant, a-t-on jamais vu chambre plus sinistre ni plus humide ?

Claudia : Encore en train de chouiner ?

Jules Nepos : *Oups ! C'est toi ?!*

Claudia *s'asseyant d'un côté du lit* : Non, c'est le fantôme de Brutus...

Jules Nepos : Ce que j'aime chez vous, c'est votre façon désopilante de dire « bonsoir »...

Claudia : Si tu crois que c'est drôle de te voir trembler toute la journée comme un vieux drap qui refuserait de sécher...

Jules Nepos : Au royaume des poisons, là où la moindre figue peut être mortelle, l'appétit déserte vite l'assiette ! (*Un temps*). Avez-vous passé une bonne journée, Brutus ?

Claudia *badine* : J'ai visité les derniers fonctionnaires du fisc, tôt ce matin. Pour m'assurer qu'ils travaillaient.

Jules Nepos : Non mais ! Vous cherchez l'émeute ! L'esbroufe en pleine semaine sainte !

Claudia *fatiguée* : *Oulala !* Si on ne peut plus plaisanter ! Rassurez-vous, je suis allée aux thermes comme chaque mercredi ! Du reste, je ne m'y suis pas tellement amusée. On y parlait beaucoup de votre dernier projet : vendre l'Auvergne aux Wisigoths.

Jules Nepos : Ce n'est plus un projet. C'est fait en bonne et due forme depuis la troisième heure de l'après-midi.

Claudia : Quand vendrez-vous la lune ?

Jules Nepos : Ce n'est pas vraiment une vente, c'est une sorte de location. C'est de l'usufruit qui nous portera bonheur. On a dit des Wisigoths beaucoup de méchancetés : ils sont plus travailleurs qu'on ne le croit. Lorsqu'ils auront retapé ou fait retaper les routes,

ensemencé les champs et récolté la vigne, on récupérera la mise !
Et là, pas calmée !?

Claudia : Quand je pense qu'on vous a nommé empereur alors que vous avez à peine la stature d'un épicier de nuit...

Jules Nepos : Empereur de nos jours et épicier de nuit, c'est la même chose ! On voit débouler les mêmes dangereux dans la boutique. La fiche de poste exige des trésors de tact et de fermeté, un peu de culot et beaucoup de souplesse !

Claudia : On entend le même genre de propos chez le boucher...

Jules Nepos *collant un timbre* : Depuis quand allez-vous chez le boucher, vous ?!

Claudia : Depuis que tu es empereur...

Jules Nepos : Mais enfin, à quoi ça te sert ?

Claudia : Á choisir mes morceaux de viande préférés. Pendant que vous bradez les bijoux de famille, je me prépare de somptueux steaks tartares !

Jules Nepos : Mais enfin Claudia !? Où avez-vous appris cela ?

Claudia *joyeuse* : Chez Attila !

Jules Nepos : Chez Attila ?!?

Claudia : Et oui ! Á l'âge de huit ans, j'ai été l'otage d'honneur d'Attila. Une toute petite parmi bien d'autres plus illustres. Encore un de ces contrats débiles passés entre mon oncle, feu l'empereur Léon et les Huns.

Jules Nepos : Ma pauvre douce tendre colombe ! Tu ne m'en avais jamais parlé !

Claudia : Vous ne me laissez jamais le temps de vous conter les plus belles heures de ma vie...

Jules Nepos : Comment ça ? Les plus belles heures ? Chez Attila ?

Claudia émue : Il m'a récité les grands poètes grecs et latins, m'a appris à monter à cheval sans me fatiguer et m'a offert les étriers que vous m'enviez tant. Et je ne parle pas du chamanisme, passionnant, ni du steak tartare renversant !

Jules Nepos sonné : Par tous les dieux ! Il est minuit et au cœur même de l'empire, dans la chambre sacrée, on fait l'apologie du barbare !

Claudia : Vous êtes infichu d'aligner deux vers, vous vous déplacez en litière, ignorez la recette de la plus simple des ratatouilles et vous osez traiter les Huns de barbares ! Si on vous lâchait cette nuit dans les forêts de Gaule, vous imploreriez le premier sanglier venu de vous prêter une truffe !

Jules Nepos : Empereur d'occident, je suis le seul élément stable au milieu du chaos ! Savez-vous combien de barbares cette main a tués ?

Claudia : Oui... Deux... Accidentellement...

Jules Nepos : Bon, ben oui... Je ne suis pas sanguinaire...

Claudia : Et c'est bien le dernier motif qui me pousse à rester à vos côtés : ça me repose de ma famille et de la cour !

Jules Nepos : Allez ! Je me couche !

Nepos se couche. Claudia s'assoit devant une coiffeuse et se brosse la chevelure en chantonnant un air étrange. Nepos lui aussi se met à chanter.

Jules Nepos *un doigt dans le nez* : Vole, vole, vole grand aigle !
Vole vers la victoire !

Silence. Claudia ne chante plus et continue sa toilette tandis que Nepos regarde fixement le plafond.

Jules Nepos : Le plus inquiétant dans la chute des empires, ce n'est pas le fracas. C'est le silence.

Claudia : C'est votre première phrase sensée de la semaine !

Claudia se regarde une dernière fois dans un miroir puis se couche à son tour. Nouveau silence.

Jules Nepos : J'éteins ?

Claudia : J'aimerais lire avant de m'endormir ; Ausone, puisque mes lectures vous intéressent ; Les épîtres.

Jules Nepos : Ca parle de quoi ?

Claudia : De la fragilité du monde...

Jules Nepos : Comme si le monde était une surface d'eau tranquille en apparence mais qu'un tout petit caillou peut venir troubler ?

Claudia arrête sa lecture, regarde Nepos, puis vient se blottir contre lui.

Jules Nepos ragaillardi : Cette semaine , j'ai échafaudé tout un système qui va résoudre l'ensemble de nos problèmes. Ce système entièrement neuf, je l'ai baptisé du doux nom de « socialisme scientifique » !

Claudia : Jules, la semaine dernière tu découvrais le « libéralisme à visage humain » après la « sociale-démocratie » la semaine

précédente et le mois dernier tu fondais tes derniers espoirs dans le « fédéralisme européen ». Et nous en sommes toujours au même point de non-retour...

Jules Nepos *inquiétant* : Parce qu'on manque de foi ! Rome manque de foi ! Mais moi Flavius Julius Nepos Augustus, j'en ai pour tout l'univers !

Claudia retourne à ses poèmes. Nepos est agité et tente d'écraser un moustique.

Jules Nepos : Renoncer au souffle de Rome c'est dire adieu à l'eau courante, aux villas chauffées par le sol et aux routes qui mènent le voyageur et le marchand aux confins du monde !

Claudia : « Tant qu'il peut sceller un bon cheval en chantant un poème, le cavalier ne connaît pas de limite » dixit Attila.

Jules Nepos : Phrase de saltimbanque ! De saltimbanque qui préfère piller le bien d'autrui plutôt que de se préoccuper de la vie municipale !

Claudia : Á la vie municipale, ils préfèrent la rosée et le vent du soir...

Jules Nepos : Et bien soit ! Rome va connaître un hiver sans fin et toi, tu veux galoper dans la steppe !

Claudia : Non contente de gâcher la vie de vos légionnaires, Rome a gâché la mienne comme celles de vos maîtresses !

Jules Nepos : Rome a toujours eu la prévenance de placer vos amants à des postes un peu dangereux, mais oh combien illustres...

Claudia : Nous sommes pathétiques ! J'espère que l'Histoire gommara nos noms ! (*elle gémit*) Et cette douleur à l'épaule qui se réveille...

Nepos embrasse l'épaule douloureuse.

Claudia : César fait ses débuts en chamanisme ?

Jules Nepos : Des débuts encore bien modestes.

Claudia : Mais prometteurs. Voudrais-tu me faire la lecture ?

Jules Nepos : Volontiers. Voyons, *hum... Hum...* « Dehors le pouvoir s'échoue et, comme les méduses, rend inaccessible la plage de notre enfance. Alors voguons, soyons heureux, il est temps... ». Pas mal... Ausone ?

Claudia : Non, moi !

FIN

HABEMUS PAPAMOBILE

Henri Ansbert

C'est d'une poigne de fer dans un gant taché de cambouis que les Van Traesche Brothers géraient leur affaire familiale, une casse automobile. Ils savaient tirer le meilleur parti des épaves qui atterrissaient entre les murs surmontés de barbelés de leur enclos. Jeff était aussi sec et taciturne que Bob était volubile et grassouillet. Leurs doigts pleins de graisse s'accordant mal avec les claviers, leurs fichus caractères étant incompatibles avec tout ce qui nécessite une certaine finesse et leurs quelques notions à propos des chiffres ou des lettres s'avérant assez basiques, la comptabilité et le secrétariat étaient dévolus à leur sœur Patricia, certainement la moins « Traesche » de la fratrie. Les membres du trio se complétaient à merveille et, si l'entreprise familiale qui avait été créée par Bob et Jeff une vingtaine d'années plus tôt était reconnue dans le milieu des casseurs, des garagistes et des conducteurs fauchés, le succès ne leur était pas monté à la tête. L'une et les deux autres travaillaient dur et vivaient simplement pour ne pas dire chichement, ayant été habitués à la pauvreté dès leur plus jeune âge. Si Bob habitait dans une caravane au fond de l'enclos et Jeff dans un studio aménagé au-dessus du magasin de pièces d'occasion, les apparences ne reflétaient en rien la réalité économique de l'affaire familiale, les comptes en banque étant relativement bien garnis. La casse Van Traesche Brothers International Discount Cars & Parts était une affaire qui tournait. En effet, sa réputation avait franchi les frontières. On ne comptait

plus les camionnettes et les plateaux venus des pays de l'Est s'approvisionner en carcasses accidentées – surtout des grosses berlines allemandes – afin de les remettre d'abord en état, ensuite en circulation sur les routes des anciens pays du pacte de Varsovie.

Ce jour-là, Jeff faisait les cent pas devant le comptoir. Bob était enfermé depuis plus d'une heure dans le petit bureau qui jouxtait la réception. Jeff lançait des regards de plus en plus fréquents à Patricia qui, invariablement, jetait un coup d'œil au poste téléphonique leur servant de standard et haussait une fois sur deux les épaules ou faisait non de la tête à son frère. Jeff n'aimait pas ces conversations entre son frère et les fournisseurs qui duraient selon lui trop longtemps. Il avait l'impression d'être mis sur la touche, d'être la seconde roue de secours d'une berline, ce qui ne lui plaisait pas du tout. Il ruminait alors tout ce qui le séparait de son frangin. Certes, il était lui-même un mécano hors pair, mais son frère Bob avait un contact facile avec les gens, dénichait les bons coups – des lots de bagnoles facilement revendables – et semblait pouvoir comprendre et se faire comprendre par tous les clients, y compris ceux qui arrivaient de Pologne, d'Ukraine ou de Moldavie. Pourtant, Jeff avait une certaine prestance et Bob ressemblait à n'importe quoi, mais c'était souvent le petit gros mal fagoté qui prenait toute la lumière et qui attirait la sympathie des clients. Avec les femmes, c'était la même chose. Tout cela semblait absurde à Jeff et sa rancœur contre son frère aîné s'accumulait à chaque fois qu'il y pensait. Il attendait la fin du coup de fil avec de plus en plus d'impatience, n'étant pas fait pour l'inaction et, alors que Bob semblait s'être enfin tu de l'autre côté de la porte, Jeff interrogea une nouvelle fois sa sœur du regard. La diode du téléphone était maintenant éteinte. Patricia hocha la tête, affirmativement cette fois, donnant à Jeff le signal qui l'autorisait à pénétrer enfin dans le bureau. Sa silhouette dégingandée s'engouffra dans la petite pièce. Bob arborait un sourire presque béat et était en train de s'allumer un cigarillo. Il fit signe à Jeff de s'asseoir. Son air satisfait indiquait que la conversation avait porté ses fruits. Jeff se détendit un peu. Bob sortit une bouteille de genièvre à peine entamée et deux verres, les remplit sans dire un mot et en tendit un à Jeff.

— Á ta santé, cher frangin. On va se faire des couilles en or d’ici pas longtemps, je te le garantis ! Balança Bob en levant son verre.

Les deux hommes vidèrent leur godet cul-sec. Bob donna l’impression de revenir sur terre. Son regard redevint sérieux. Il reposa son verre et commença à expliquer.

— Un lot venant d’Italie, Rome pour être précis. Une flotte entière de véhicules pratiquement roulants, une soixantaine de bagnoles et de camionnettes. Certaines n’ont besoin que d’une bonne révision, d’autres pourront être réparées et quelques autres nous serviront ou seront revendues pour les pièces.

— Combien ? Demanda Jeff.

Bob annonça la somme, livraison incluse. Jeff lui fit répéter tant le plan semblait juteux. Jeff arbora une ébauche de sourire, Bob remplit une nouvelle fois les verres puis raconta son entretien téléphonique. Les détails de la transaction furent accompagnés d’autres verres. Une demi-heure plus tard, la bouteille était vide, Jeff avait oublié ses mauvais sentiments et les deux frangins sortirent du bureau en se tenant par l’épaule et en chantant – ou plutôt en beuglant – *O Sole Mio*. Patricia les regarda d’un air blasé et leur annonça qu’ils n’avaient qu’à aller se coucher pour cuver, elle s’occuperait de fermer la casse.

Deux semaines plus tard, les négociations ayant été entre temps finalisées et Patricia ayant donné à la banque l’ordre de virement, les véhicules commencèrent à arriver, transportés par camion. La marchandise était dans un état cosmétique largement supérieur à celle qu’ils avaient l’habitude de traiter. L’état mécanique restait à confirmer mais tout cela semblait déjà de bon augure. Ce fut Jeff qui découvrit par hasard – ou par miracle – l’origine des véhicules. Une liasse de papiers rédigés en italien laissée dans une boîte à gants arborait le sceau de l’Etat du Vatican. Jeff ayant été parmi la fratrie le plus assidu au catéchisme, il reconnut sans mal le Saint-Emblème. Il courut annoncer la Bonne-Nouvelle à Bob et Patricia.

— C’est un miracle ! Les véhicules du Saint-Siège ! Sainte Mère de Dieu ! Nous sommes bénis d’entre tous ! Hurla-t-il exalté avant

d'embrasser son frère et sa sœur sur le front.

La totalité de la flotte arriva en une semaine durant laquelle les allées et venues des camions ne cessèrent pas. Bob, Jeff et Patricia durent même fermer la casse plusieurs jours pour se consacrer à l'arrivage. Le quatrième soir, le camion venu de Rome comptait un véhicule d'une forme inhabituelle qui laissa les deux frangins interloqués.

Le miracle en était bien un. Bob et Jeff reçurent l'illumination en même temps. On lui avait enlevé sa cage de verre, mais c'était bien elle. *La Papamobile*. Enfin une d'elles. À la pensée que Sa Sainteté eût pu utiliser le véhicule, Jeff se signa. Bob, lui, cracha par terre, le long jet atterrissant dans une flaque d'huile.

— Nom de Dieu de Putain de Bordel de Salope de Marie-Madeleine ! Réagit Bob à qui il restait un peu de religion même si, contrairement à son frère, les cours de catéchisme lui étaient passés largement au-dessus de la tête. Que je sois tartiné de Sainte-Merde !

Les deux frères restèrent de longues minutes comme pétrifiés, réalisant qu'ils étaient dépositaires d'une sorte de relique automobile. Ce fut Jeff qui brisa le silence.

— Non mais, tu te rends compte ? Le Saint-Père est monté dans *cette* voiture, a touché *cette* barre, s'est assis sur *ce* siège ! Il faut *la* sauver ! *Tu* entends ?

Pour une fois, ce fut Bob qui resta silencieux. Jeff continua sur sa lancée. Il déclara qu'il fallait remettre la Papamobile en état, lui faire une restauration dans les règles de l'art, construire un piédestal et l'exposer à l'entrée de la casse. Ce serait comme une super carte de visite, sans compter la protection divine que la Papamobile allait inévitablement apporter à leur entreprise familiale. Il se signait à chacune de ses phrases en levant les yeux au ciel pour remercier celui qui, selon lui, se cachait derrière les nuages en les observant. À la fin de son laïus, il termina essoufflé.

— Tu n'y es pas mon pauvre frangin, on va la revendre, peut-être même en pièces détachées ! Balança Bob en ponctuant sa réplique d'un second crachat.

— Sale mécréant, tu ne respectes vraiment rien !

Jeff tourna les talons, shoota dans un bidon d'huile qui traînait et alla se terrer dans sa chambre. Il fit ce qu'il n'avait plus fait depuis des années. Il alluma deux bougies, plaça une vieille icône jaunie de la Vierge avec le Saint-Chiard au milieu d'icelles et se réfugia dans la prière le reste de la journée. La nuit tomba, Bob ferma la casse, lâcha les chiens du chenil et mit en route le système de surveillance puis alla se cuire dans sa caravane. Il pouvait apercevoir la lueur faiblarde et vacillante des bougies à travers une petite lucarne au-dessus du magasin. À chaque fois qu'il s'en jetait un, il trinquait en direction de la lucarne et se moquait à voix haute de ce crétin de Jeff. Puis il se concentra sur la boisson pour finir par ne plus penser à rien avant de s'écrouler.

Les jours suivants se passèrent dans un climat d'hostilité franche mais silencieuse entre les deux frères, il y avait des priorités. Le trio avait retrouvé le mode de fonctionnement quasi-militaire qu'il adoptait à chaque livraison importante. Les camions continuaient à arriver quotidiennement et il fallait parquer les véhicules pour pouvoir accueillir les suivants. Malgré l'animosité ambiante, c'était comme un ballet réglé entre les deux dépanneuses où s'exprimait tout l'art familial, une vraie chorégraphie sur laquelle on aurait pu coller de la « grande » musique, du *dépannage artistique* en quelque sorte. Il fallait également faire un premier état – déjà bien poussé – pour chacune des bagnoles ou des camionnettes puis les garer en fonction à tel ou tel endroit précis et attendre ensuite que Patricia ait consigné tout cela dans son ordinateur avant de recommencer. Le soir, tout ce petit monde était lessivé. Après avoir éteint son PC, lâché les chiens ou armé les caméras de surveillance, chacun allait se zoner. Patricia habitait dans un petit appart en centre-ville et sacrifiait au rituel en embrassant ses deux frangins et en leur souhaitant une bonne nuit. Puis elle montait dans sa voiture et quittait la casse, Bob et Jeff refermant chacun un des vantaux du lourd portail en acier derrière elle avant de se séparer sur un bonsoir à peine murmuré et de partir chacun de son côté. Tant qu'il y aurait du taf, ils ne parleraient pas de la Papamobile. L'arrivée

échelonnée des camions permettait cette trêve mais elle n'allait pas durer éternellement. L'un et l'autre y pensaient en silence. Jeff passait ses soirées à ruminer et prier et Bob à compter le pognon qu'il y avait à se faire en se bourrant la gueule.

Une fois le dernier gros-cul reparti et les derniers véhicules évalués, répertoriés et rangés, ils passèrent deux semaines à essayer de faire redémarrer les caisses qui leur semblaient en état d'y parvenir. Pour certaines il suffisait de remettre de l'essence ou une batterie neuve, pour d'autres de remplacer les bougies, la courroie ou d'autres organes, de changer les pneus, de nettoyer sommairement l'intérieur pour en faire des véhicules roulants et vendables à un prix qui remboursait largement leur achat et sans trop se fatiguer. Patricia les mettait en vente sur le site internet de la casse et certains se vendirent en quelques jours voire quelques heures.

Les Van Traesche frères et sœur goûtèrent ensuite, sinon un repos bien mérité, du moins un peu de répit. Jeff priait toujours autant mais Bob avait réduit sa consommation d'alcool qui ne se limitait plus qu'à un pack de six dans la journée et à un autre le soir. Patricia put rentrer chez elle un peu plus tôt et se taper quelques toiles dans une salle de cinéma d'art et d'essai, à la recherche de l'âme sœur – homme ou femme – qui lui permettrait de partager un peu d'amour, de s'élever culturellement et de sortir les pieds du cambouis dans lequel ils semblaient fermement plantés.

La Papamobile, elle, reposait sur un pont dans un des ateliers, sous une bâche blanche immaculée dont l'avait recouvert Jeff lors d'une *cérémonie* quelques jours plus tôt, pieuse mais plutôt grotesque, ce qui avait fait ricaner Bob. C'est après une journée pendant laquelle un bon paquet de pognon était rentré que les frères Van Traesche allaient sceller leur destin.

— Aux Ailes de Saint-Christophe - Automobiles et Pièces Détachées S.A., lança abruptement Jeff à Bob alors qu'ils venaient de refermer le portail après le départ vespéral de Patricia.

— Hein ? Quoi ? Rétorqua Bob.

— Notre nouveau nom, expliqua Jeff. J’ai beaucoup réfléchi ces derniers jours...

— Et prié, coupa Bob mais sans animosité.

— Et prié. Surtout pour le salut de ton âme.

— Laisse mon âme tranquille, tu veux ? Je m’en occupe très bien tout seul. Qu’est-ce que tu veux me dire ?

— J’ai réfléchi à tout ça, la Papamobile, la casse, nous. Et aussi Dieu, Jésus, toute la Sainte-Famille. Et une nuit, Saint-Christophe m’est apparu et m’a donné la marche à suivre...

— Fais-toi soigner, mon pote.

— Laisse-moi finir, Bob, je t’en prie.

Pendant cinq bonnes minutes, Jeff exposa tout son plan en arpentant la casse, son frère clopinant un mètre derrière lui. Jeff avait même songé à organiser une inauguration officielle de la « nouvelle » casse, avec comme clou du spectacle l’instant où les deux frères dévoileraient la Papamobile. Jeff voulait faire bénir la voiture par un prêtre ou même, pourquoi pas, par un évêque. Il avait aussi pensé à dessiner les plans de la nouvelle cage de verre qu’il fabriquerait lui-même et dans laquelle il placerait, d’une manière ou d’une autre, la silhouette du Souverain Pontife bénissant les clients. Bob laissait son frère pérorer en écoutant d’une oreille distraite. Pendant le speech de Jeff, ils étaient parvenus sans s’en rendre compte dans l’entrepôt où était remise la Papamobile. Bob le laissa terminer puis prit la parole en désignant la voiture d’un coup de menton.

— Te fatigue pas, Jeff. Elle est déjà vendue.

Jeff lui fit répéter, mais il avait compris. Bob remua la plaie autour du couteau.

— Te fatigue pas et retrouve le sens des réalités. Reviens sur terre. Elle est vendue, V-E-N-D-U-E, et le contrat est signé, S-I-G-N-É, le pognon déjà viré sur notre compte. Et le plus beau, tu sais pas...

Bob n’eut pas le temps de finir sa phrase. La fureur s’empara du plus mince et du plus pieux des deux frères. Il attrapa une clef à molette de bonne taille sur un établi et fonda sur Bob. C’était tellement soudain qu’il ne réalisa pas ce que Jeff avait en

tête et n'esquissa pas le moindre geste. Le premier coup de clef l'atteignit derrière l'oreille gauche. Après deux ou trois minutes de furie, l'orage se calma. Bob gisait dans une mare de sang, encore conscient mais largement amoindri. Son corps lui semblait ne plus être qu'une gigantesque plaie. Jeff balança la clef par terre en même temps que son venin.

— Saint-Bob, priez pour nous ! Pauvre pécheur.

Le pécheur en question était en train de souffrir le martyre. Le visage tuméfié ne parvenait plus à émettre d'autres sons que des borborygmes, des bulles de sang éclatant sur ses lèvres à vif. Jeff était déjà passé à autre chose. Il avait soulevé le pont sur lequel la Papamobile trônait. Il inspectait ses dessous avec un air malsain sur le visage, comme s'il commettait le péché de regarder sous la soutane du Saint-Père. Il n'eut pas le temps d'admirer longtemps la bagnole sous cet angle. Elle lui tomba dessus aussi soudainement que sa crise de folie l'avait fait entrer dans le rôle de Caïn et l'écrasa. Bob-Abel mourut quelques minutes plus tard dans son sang. Le sursaut qui lui avait permis d'atteindre le boîtier déporté du pont puis d'appuyer sur le bouton rouge lui avait coûté beaucoup de forces. Il eut juste le temps de regretter de n'avoir pu dire à ce connard de Jeff à qui il avait revendu la Papamobile et il expira à son tour. Les frères Van Traesche avaient vécu. Patricia les trouva au petit matin. Le choc fut rude. Elle avait perdu ses deux frères d'un coup. Pire, ils s'étaient entretués, comme l'avait confirmé l'enquête.

Quelques mois plus tard, Patricia finit par se résoudre à vendre la casse à un investisseur polonais de Cracovie et, avec l'argent, acheta une petite librairie dans laquelle elle se plongea corps et âme pour oublier ce merdier.

La Papamobile fut envoyée à son nouvel acquéreur. Refaite à neuf et dotée d'une nouvelle cage, elle fut ensuite exposée, trônant sur un piédestal devant l'entrée d'un musée au Vatican, la place du Saint-Père occupée par une photo grandeur nature bénissant les visiteurs, collée sur un carton découpé.

Amen.

ELLE AIME LE BRUIT DE LA MER

Jean-Pierre Védrines

Elle sourit à la mer. Dans sa tête, bouge un mouvement glacé d'oiseaux aux cris perçants. Depuis qu'elle a rencontré Luis, sa vie a changé. Elle se demande s'il viendra au rendez-vous qu'elle lui a fixé sur la plage. Elle prend son sac à main, l'ouvre, vérifie qu'elle a bien emporté le Sig Sauer qu'elle lui a dérobé. Tout juste un peu d'argent pour prendre le bus au retour. Pour revenir au *Corner jeans* où elle est vendeuse sous l'œil glauque de madame Zouelma.

— Salaud.

Elle a un petit rire qui lui déchire la poitrine. Luis a un beau sourire de torero, des dents blanches comme neige. Sportif, il roule à bicyclette, Luis. Fragile et robuste, de beaux yeux de braise.

Marie laisse des traces sur le sable mouillé. Vêtue d'une courte jupe et d'un débardeur noir. « Moi, je ne voulais pas. Le salaud. Qu'est-ce qui lui a pris ? »

La chaleur devient pesante. Il va y avoir de l'orage. Elle aime l'écume de l'eau qui mousse. Et la chute de la vague avec ce bruit sourd, lancinant de son éclatement.

Oh ! Oui ! Elle aime le bruit de la mer ! « C'est un appel à la vie quand la mort s'approche. »

Elle se souvient d'Abdou.

« Le même », comme les gens de la rue l'appelaient dans son enfance, disait toujours à Marie que ça lui monterait à la tête cette

idée qu'il suffisait d'un rien pour que le monde change. D'un rien, en effet. A l'endroit ou à l'envers, d'un côté ou de l'autre. Abdou, de son vrai prénom Abdelatif.

Abdou gribouillait sans cesse des mots sur du papier de boucherie Le Nil Bleu qu'il volait en cachette à son père. Il écrivait des choses simples, mais qu'elle ne comprenait pas toujours.

Neige de janvier, perdrix du renouveau, qu'est-ce que ça voulait dire ? Les mots pour Abdou donnaient à sa rêverie enfantine une sorte de don d'émerveillement ; les mots restaient longtemps, perchés, perdus sur le papier de boucherie.

Avec lui, c'était le temps du soleil fou.

— On ira au bout du monde, disait-il à Marie. Toi et moi, oui, rien que toi et moi.

— Mais où c'est le bout du monde ?

Abdou riait. Il avait tout juste l'âge où l'on est capable de faire le tour de son village.

Quand il a eu son accident, Abdou, elle s'en souvient comme si c'était hier. C'était l'été.

Ils couraient dans le parc du château, elle et lui. Il lui avait donné sur ses lèvres fraîches un baiser d'enfant. « Plus tard, on se mariera, disait Abdou, je serai ton amour, tu seras architecte et moi, infirmier. Quel bonheur ! »

Elle ne sait pas pourquoi, le même s'est mis à grimper aux grilles pour sauter au-dessus des piques.

Elle ne voulait pas. Non, ça ne servait à rien, qu'à chercher le danger là où il n'est pas.

Il était presque de l'autre côté avec son pied droit en avant quand le bruit fracassant du Boeing a éclaté dans le ciel.

Elle a cru qu'il allait s'écraser sur eux. La peur. Puis le cri. Abdou empalé sur une pique, se débat comme un moinillon transpercé par une flèche.

Elle. Dans sa tête pense : *il va mourir*. Quand elle voit le sang tandis qu'il crie (J'ai mal, j'ai mal, Marie, son visage tout à coup, gris, ses yeux remplis d'effroi), elle court chercher des secours. Le pharmacien arrive. Le père. Mon petit. Mon Dieu. Mon enfant.

Ne bouge pas. Le petit corps descendu de la grille comme Jésus de sa croix. L'herbe toute rouge.

Le sang du même qui s'enfuit par saccades de la blessure qui tache de plus en plus sa chemisette, son pantalon. La voix rauque. Marie, Marie. La paix, enfin, qui descend sur son visage vidé de son sang. Le froid glacé de la mort.

La mer aujourd'hui. Et le bruit des vagues. Encore. Toujours le bruit des vagues qui n'arrêtent pas. Abdou... Abdou... Elle ne peut pas oublier le même. Ses étoiles, ses yeux noirs, ses cheveux en brosse, ses pitreries. Au cimetière, ce matin, elle lui a apporté un bouquet de roses rouges. Le soleil chauffait à blanc le ciel immense.

« Abdou », gémit-elle.

Le temps a passé avec ses brûlures, ses grains de sable glacés. Je me souviens, dit la petite voix dans sa tête. Non, soupire Marie, non, je t'en prie, laisse-moi...

Le bruit des vagues. Toujours le bruit des vagues qui font si mal dans la tête.

Je me souviens.

Je me souviens de la soirée de dimanche à l'Eden Ranch avec Luis. Oui. Trop bu. Trop ri.

— T'ai perdue au poker, a grogné Luis, au bout d'un moment, en se tournant vers elle.

Pauvre Marie. Si jeune, si douce, si désirable. Les trois hommes dans les dunes. Elle a imploré Luis. Puis eux qui la regardait avec des yeux de dingues.

« Non, non, non. »

Elle a crié, supplié Luis. En vain. Chacun leur tour. Toute la nuit. Au petit jour, elle était comme morte. Absente d'elle. À peine sur ses lèvres blanches, le goût salé de la mer où elle est allée se laver. Le goût de la mort.

Il fait chaud aujourd'hui sur la plage. Elle ôte sa jupe, s'allonge sur le sable fin. Elle est vêtue d'un maillot noir. Ses seins, nus sur sa maigre poitrine, fleurissent.

Dans son dos, sur le chemin de terre, un cycliste arrive en sifflotant. Elle se retourne légèrement sur le côté, porte la main à ses yeux.

Elle le voit distinctement. Frissonne. Elle allume une cigarette blonde. Le soleil lisse ses cuisses. Fines, parcourues d'onde de

chaleur.

Luis. Il a abandonné sa bicyclette au pied de la dune. Pantalon blanc, chemise terre de sienne, cheveux longs. Le baiser craquant. Il la serre contre lui. Ses doigts tripotent.

« Luis, gémit-elle, soit raisonnable. »

Son sexe contre sa cuisse.

Lui : « Oui, oui, oh ! »

Il la bascule sur le sable. Elle a envie de chialer. Il la pénètre de son sexe dur. Elle en a assez. Elle tend la main vers le débardeur, la glisse dans le sac. Le froid du métal du Sig Sauer. Elle le fait glisser sur sa paume.

Rien n'arrive jamais que l'on ne puisse expliquer par un amour d'enfance. La mer. Encore le bruit des vagues. Abdou, Abdou.

Elle a le Sig Sauer bien en main. Luis se détend dans un spasme, gémit de plaisir. J'ai mal, Marie, j'ai mal... La douleur de son ventre monte maintenant en elle.

Elle revoit le visage d'Abdou, lisse et froid sur le lit blanc. Elle a un goût de cendre sur la langue. Le canon sur la tempe de Luis. Il pousse un cri de plaisir plus fort que les autres. Une seconde encore, il la regarde en souriant. C'est le moment qu'elle choisit pour appuyer sur la gâchette.

ELVIS POUR TOUJOURS

Jean Azarel

Ce matin, il fait aussi froid qu'hier. Comme disait l'autre, l'électrocuté, *je relève mon col, comme d'habitude*. Le pavé suinte l'humidité et pour ne rien arranger un petit vent mauvais pique le visage. Pas étonnant que les gens ne traînent pas dehors. Huit heures et quart. L'agitation habituelle pour aller bosser est retombée comme un soufflé qui a trop attendu. Au feu rouge, à l'angle où j'ai l'habitude de traverser, le magasin de disques de Jo Glitter émerge de son sommeil journalier. Lumières éteintes. Ambiance d'encéphalogramme plat à l'intérieur. Je vois mon reflet dans la glace. Le perfecto bien fermé. Les cheveux crantés. La fine moustache. Classe le mec. Un petit air de Willy Deville quand il était encore à peu près frais. Je me trouve beau gosse. Vu du dehors, la quarantaine épanouie. Pourtant, en dedans... Les femmes aussi me trouvent beau gosse. Rassurant à l'époque où les mâles blancs en prennent plein les gencives. Parfois je me dis que je fais bien de rester célibataire. Mais parfois ça me manque de ne pas avoir de gosse, de le voir grandir, de pouvoir prendre du temps sur mon job de manager pour aimer vraiment quelqu'un. Mon job ? Pas que manager. Je fais aussi agent artistique, chauffeur, secrétaire, cuisinier, psychiatre, ménagère, homme à tout faire, quoi. Pour la même femme.

Ça fait combien de temps que Gloria Hellfire me bouffe le

cerveau et le reste ? Bientôt vingt ans. Elle n'était pas chouette à voir la rock star quand elle m'a dragué à la fin d'un concert dans une salle de province. Elle allait avoir quarante-cinq piges et brûlait la chandelle par les deux bouts depuis un bail. Complete has been. Le temps où elle faisait les premières parties d'Iggy Pop était loin. Keith Richards l'avait même invitée à tourner avec lui quand les Stones faisaient relâche. Keith l'appréciait. Il aimait sa félinité et sa voix rauque. Pour preuve, il avait convaincu Mick et les autres de la faire monter sur scène avec les pierres qui roulent pour chanter en duo *Wild horses* et le trop méconnu *When the whips comes down*. Invitée à Sao Paulo puis dans la foulée à Tokyo par le plus grand groupe du monde. Le top de sa carrière. Le nirvana devant cent mille personnes en transes. Puis, comme tant d'autres elle avait plongé. Instable. Mal entourée. Incapable de se renouveler. La pop sucrée, le disco, le rap, la cold wave, pas pour elle toutes ces resucées du business. Toujours sex and rock and roll ok. Sauf que quand les cachets de spectacle se font rares, payés de surcroît une misère, ceux de la dope prennent le relais pour oublier la descente aux enfers. Sacré ironie de l'histoire quand on a choisi Hellfire pour nom de scène, vous ne trouvez pas ? Évidemment le pseudo sonne autrement mieux que Berthe Legrand.

A la fin des années quatre-vingt-dix, j'étais un jeunot tout neuf dans le monde du rock. Passionné. Naïf. Influençable. Elle a su y faire. Je suis tombé dans ses filets. Dans mes rêves, Gloria c'était à la fois le hit des Them de 1964, *G.L.O.R.I.A.*, et le glamour de Gloria Swanson, pas Gaynor, désolé pour ses fans. Le coup d'une nuit est devenu le coup d'une vie. J'ai mis cinq ans à la faire remonter. Pas tout en haut, mais enfin on tourne encore pas mal, même si les salles ont des jauges de 300/400 personnes. Son rock pur et dur plaît aux nostalgiques. Elle a travaillé un look sixties de Vince Taylor au féminin, bien amélioré sa voix, sur-joue parfois, pour le fun, d'ailleurs Iggy aussi maintenant s'amuse à se caricaturer. Même si je l'ai poussée, le mérite lui revient. Elle a trimé dur. Gloria se balade quelque part entre la Suzy Quattro des débuts et la Rita Pavone de maintenant. D'ailleurs, elle a repris *Cuore*, le plus grand tube de l'italienne, en l'électrifiant un max. Et puis c'est une

des rares chanteuses à oser chanter des titres du King sur scène.

J'ai mis aussi du temps à la faire décrocher. Alcool, coke, héro', crack, crystal meth', ecstasy, elle prenait tout ce qui passait à côté de ses orifices et s'en créait de nouveaux à la seringue. Il a fallu aligner pour lui payer deux cures sévères de désintoxication sur trois ans. Je peux dire que je l'ai sauvée. Aujourd'hui, elle s'autorise un joint léger de temps en temps, et un verre de Sauvignon maxi par jour. Plus de vin rouge.

J'oubliais mais ça compte : baiseuse acharnée. Là, elle est restée accro. Sauf que la soixantaine passée, les p... d'hormones tueuses compliquent la vie. Sur plein de trucs, elle commence à fatiguer pour de bon. Moi aussi. De plus en plus souvent, elle bute sur ses textes et se réfugie dans le passé. Le temps qu'elle passe sur YouTube, à passer en boucle ses vidéos perso, des heures et des heures à regarder le jeu de scène des autres pour piquer des poses, des tics, chez Elvis surtout, même dans ses films à la noix que sa voix et son punch sauvent à grand-peine.

Côté musique, après des tâtonnements, on a fini par stabiliser un groupe qui assure. Guitare, basse, batterie. Trois mecs plus jeunes qu'elle. Je crois qu'ils ont tous été ses amants, mais aujourd'hui je m'en fous, il faut bien croûter, et c'est elle mon gagne-pain. Pour son dernier CD, Keith a accepté aussi de faire une dédicace sympa avec une photo où ils sont côte à côte, ça aide pour la promo.

Je monte l'escalier de l'immeuble ancien construit dans une rue calme. Il a fallu capitonner les murs de l'appartement à cause du bruit. Je comprends les voisins. Quand ce n'est pas Elvis ou les Stones, les Who et le MC 5 se mettent à gueuler à deux heures du mat, donc il vaut mieux avoir une isolation solide. L'appart est en bazar, *comme d'habitude*, aurait pu chanter l'autre, le cher disparu. Le juke box est resté ouvert ; des pochettes de quarante-cinq tours jonchent le sol. J'évite de justesse les Animals mais manque de marcher sur la tronche de Little Richard qui, bon prince, ne se départit pas de son sourire gourmand. L'occupante a aussi laissé traîner par terre sa trousse de maquillage : pinceau pour fond de teint, crayon khôl, crème hydratante, eyeliner, mascara, se chevauchent sur le parquet. Je remets tout en vrac dedans et

pose sur un cintre sa robe patineuse noire étalée sur une chaise, la frusque idéale pour camoufler ses hanches un peu larges. Reste encore à pousser dans un coin où s'accumule la poussière ses boots à boucles, et c'est déjà moins le bordel.

Gloria en petite tenue m'accueille avec un sourire large comme la lame d'un couteau de boucher. Elle tombe dans mes bras en me plaquant un baiser spongieux, langue pleine bouche :

— Jean, Jean, mon amour, c'est merveilleux.

Toujours pareil, elle ne me laisse pas respirer, il est tôt merde ! Je n'ai même pas bu mon café. Tant pis. Je rentre dans le tourbillon.

— Mais quoi, qu'est-ce qui est merveilleux, dis ?

— Elvis !

— Mais quoi Elvis ?

— Elvis est vivant.

Cette fois, je me dis qu'elle dégoupille pour de bon. Elle a toujours été fantasque, mais là...

— Gloria, Elvis est mort en 1977. On a fait ensemble le pèlerinage à Graceland tu le sais bien.

En disant ça, je me rappelle le fourbi de ce voyage de mémoire, le pognon dépensé pour des conneries, les boutiques de souvenirs du King à Memphis, la maison du King, le salon de coiffure du King, la veillée annuelle aux chandelles avec tous les dévots qui le vénèrent... Gloria est tombée foldingue du King à quinze ans. Elle en avait vingt quand il a passé l'arme à gauche. Elle a dû le voir vingt fois en concert en cinq ans. Même dans les endroits guindés où il fallait déboursé une somme folle, les palaces, les casinos. P..., l'armée, Parker, l'industrie du disque, les nanars, les produits interdits et autorisés ont brisé Elvis, et il le savait. Devenu peu à peu un chanteur pour dames frissonnantes et messieurs résignés. Gloria se démerdait pour avoir droit systématiquement à un baiser quand il en venait à *Love me tender* dans les shows des seventies, et qu'il tendait ses lèvres aux femmes dans la foule. Généralement, elle s'accrochait goulûment à sa bouche ; les gros bras de service devaient intervenir pour la décoller de la star. Une fois, elle a demandé à un gars en jabot et nœud pap de prendre une photo

d'elle pendue aux lèvres d'Elvis. Ca faisait plutôt mauvais genre, façon midinette de la *beatlemania* en dessous trempés.

Déjà, Gloria en voulait toujours plus. De la vie. Du sexe. De la chanson. Elle s'y est mise en 1980 après le démarrage du punk. Et s'est fait un petit nom dans le milieu. Comme Fabienne Shine avec Shakin' Street. Encore là elle aussi.

Avec Gloria, je fais l'amour avec Elvis depuis près de vingt ans. Quand je m'apprête à m'allonger sur elle, il y a toujours le King entre nous puisqu'elle l'a dans la peau. Un tatouage monumental juste sous les seins. Le King en entier, guitare en pogne jambes écartées, avec sa belle gueule qui me regarde quand elle est nue. Voyeur indémodable. Et gratos avec ça. Au moins quand je suis sur elle, je ne le vois plus, mais j'entends sa voix. Elle tient à ce qu'on passe ses morceaux en baisant. C'est selon l'envie et les ordres. Les roucoulements quand elle veut que ça dure. *Love me tender. Are you lonesome tonight.* Les rocks pour hâter le tempo. De *Return to sender* à *Jailhouse rock*. Faites votre choix. *It's all right mama*. Je n'y échappe pas davantage quand je la prends par derrière. Elle a un autre tatouage d'Elvis sur la fesse gauche. Dans le loft, les murs sont constellés de posters d'Elvis. Avec bien sûr le cliché où elle l'embrasse. Sur un clou planté au-dessus du plumard pend une de ses chemises, soi-disant portée pendant le tournage du film *Fun à Acapulco*. Tu parles...

Bon, elle ne m'a jamais fait le coup de brailler *Eellvvviiiisss* en arrivant à l'orgasme mais je me dis qu'elle a dû le penser intérieurement un paquet de fois. Longtemps, il m'a fallu user de stratagèmes toujours plus ingénieux pour l'emmener ailleurs et la sauter dans des lieux où moi au moins j'étais débarrassé de la silhouette et de la voix d'Elvis. A présent, j'ai renoncé. Le fantôme d'Elvis ne me fait plus rien. Gloria et moi vieillissons mais la jeunesse du King est éternelle. D'ailleurs ce type a vendu trois fois plus de disques depuis sa mort que de son vivant, accomplissant ainsi la prédiction de son enfoiré de manager Tom Parker. Dès qu'il a appris le décès de son poulain, le colonel a commencé par se rendre chez RCA pour faire presser un max de vinyles avant de se rendre sereinement à l'enterrement.

Donc Elvis est vivant. Le visage de Gloria brille d'une flamme qui à la fois me rassure et m'inquiète.

— On va aller voir son nouveau concert.

— Tu déconnes là ?

— Pas du tout. Ses musiciens jouent et il est là sur écran géant, toujours le même, l'hologramme c'est génial, tu te rends compte ce que peut faire la technique aujourd'hui. Je suis sûr qu'il y a plein de trucs à apprendre pour mes prochaines dates. On part bien dans trois semaines, non ? Viens, baise-moi, j'ai envie que tu me baisses, mollo pour commencer, bien hard pour finir.

— À neuf heures du matin ?

— *It's always time for sex, darling.*

Elle se dirige vers le meuble où est posé l'électrophone avec une pile de 33 tours d'Elvis. Elle met le « gold records ». C'est parti pour *Heart break hotel*. Elle se dessape avec des contorsions de couleuvre en chaleur. Elvis dégouline déjà sur son buste. Les seins de Gloria ont beau avoir des envies de plongeon vers le ventre, ils restent encore bien érigés. Ses glandes mammaires généreuses, malléables, aux aréoles mates et gonflées m'excitent toujours. Certes, ses cuisses ont épaissi avec l'âge et un peu de gras entoure ses hanches, mais elle sait me faire bander en deux-trois tours de passe-passe manuels ou buccaux avec ses lèvres fripées. Comme à l'accoutumée, je vais avoir un peu de son rouge à lèvres sur le *zob*, mais ça l'amuse de l'essuyer avec un gant après qu'elle ait joui. En la voyant faire, je me dis qu'on pourrait gagner plus de pognon en se mettant au porno. Dans la catégorie mature, elle tiendrait son rang haut la main (sic). Des fois, elle garde son slip noir que je dois écarter pour passer. Pas aujourd'hui, elle est à poil sauf son bracelet à rivets au poignet gauche, celui avec lequel elle aime me branler.

Elle m'a poussé sur le lit défait et s'empale d'un coup sur moi.

— Tu as vu, avec la crème, je rentre nickel chéri.

Cette habitude qu'elle a de causer, même pendant qu'Elvis chante, c'est quelque chose. Poignant ? Indécent ? A vous de voir, *it's only rock and roll*.

— J’ai téléphoné au groupe. On répète cet après-midi. Tu m’emmèneras et me diras ce qu’il faut reprendre, tu es si important pour moi. *Hum*, c’est bon.

— Oui, l’ensemble tient la route, sauf sur *Suspicious minds* où je te trouve un peu trop rapide par rapport à la musique.

Sur la platine, *Blue suede shoes* a pris le relais. Si je me souviens bien, il y a ensuite *You’re the devil in disguise*, et elle devrait arriver à l’apogée sur *Promised land*. Elle me demande de lui serrer la gorge avec une de mes mains. Je m’exécute. Sa jugulaire se contracte sous la pression. Elle émet un râle prometteur.

— Oui, vas-y, plus fort

Je m’exécute et je me dis que c’est elle que je pourrais exécuter en comprimant de toutes mes forces la trachée. Pour en finir. Avec le rock, le mythe, Elvis. Ses tocales. Sa vieille peau qui ne veut pas déchoir. Ses caprices et ses colères égoïstes. Comme lorsqu’elle disjoncte s’il n’y a pas un restau ouvert pour aller manger deux douzaines d’huîtres avec son verre de Sauvignon après le concert. Je ressens l’urgence de stopper l’étiolement des jours. Mon esclavage. Même pas bien rémunéré. Je suis encore jeune. Je plais aux filles, aux mecs aussi. Je connais du monde maintenant. Suffisamment pour me refaire la cerise ailleurs. Oui, je pourrais serrer à mort, elle croirait que je veux la mener encore plus loin dans le plaisir. C’est beau la confiance. Elle serait surprise et n’aurait pas le temps de m’arrêter. Mais les flics eux m’arrêteraient. Les traces de strangulation seraient trop visibles sur le cou, mauvais plan. Il vaut mieux prévoir une overdose de cachetons, ou alors l’étouffer avec un oreiller pendant le sexe. Ce sera facile d’expliquer qu’elle était dépressive depuis des mois. Vous comprenez, les affres du déclin physique pour une femme autrefois si belle, plus de fans qui veulent coucher avec vous, l’abîme de l’oubli quand on a été au sommet et adulée, terrible, insupportable, malgré tous mes efforts. Elle aura droit à quelques lignes dans la presse nationale, un peu plus dans la spécialisée. Ce sera mon cadeau final, *darling*.

Enfin libre, je pourrais trouver une autre nana plus jeune et bien troussée à manager. Donnant dans la variété pop. Tiens, un look bandant, style Angèle, ou Lou Doillon, une voix gentille, soft. Oui,

je dois y penser sans tarder. Avant qu'une nouvelle saloperie de virus nous cloue comme des chouettes sur une porte. La vie est courte.

Gloria s'agite sur moi. C'est elle qui presse mon abdomen de ses deux bras tendus. Elle se cambre et renverse la tête en arrière. Ses yeux globuleux partent récurer les orbites. Elvis entame *Promised land*.

LE SUIVEUR

Livia Léri

C'est incroyable ce qu'elle peut ressembler à ma mère... C'est peut-être pour cela que je me suis mis à la suivre, dans l'étroite rue au Sel. Le type « Mère » manquait justement à ma collection. Même regard qui se cache derrière ses lunettes noires. Une astuce de ces femmes qui noient leur désespérance dans le whisky. La vie n'est pas une mince affaire. Elles croient encore que les autres ne remarqueront rien. Elles s'achètent une transparence à bon compte, pensent-elles. Mais cette femme-ci n'est pas transparente du tout, ah non vraiment. Du type grande bourgeoise, qui porte collier de perles et dessous de soie précieuse. Au carrefour, mon regard a été d'emblée aimanté. Je ne pouvais pas ne pas la voir. Elle a traversé la rue, mon corps a été embarqué malgré moi. Ma volonté est restée plaquée au sol. Dès qu'elle est apparue dans la foule, j'ai su que c'était celle que je devais suivre aujourd'hui.

Elle marche vite, très vite, j'ai du mal à emboîter le pas. J'ai le souffle court. Les talons hauts écrasent le pavé et sonnent creux. Comment fait-elle pour ne pas se tordre les chevilles ? Pourtant, je n'en suis pas à ma première filature. Voilà près de deux ans que j'ai pris l'habitude de suivre les femmes dans la rue. Rien de sexuel dans tout cela. Juste pour alimenter ma collection. Ces femmes que je suis, je n'ai même pas envie de les aborder. Les toucher, encore moins. De toute façon, j'ai fait taire en moi tout désir. Je n'ai plus aucune attente libidinale. Je suis une sorte de

gros matou castré. Lise, ma traque du jour – car elle s'appelle Lise, j'en mettrais ma main à couper –, je la trouve belle, c'est vrai. Port de tête dédaigneux, lèvres qui s'avancent de manière autoritaire vers la cigarette, manteau de laine de coupe élégante. Mais toute représentation d'une scène de corps-à-corps avec cette beauté-là me semble incongrue.

Ces femmes, je les suis parce qu'elles m'intéressent, en toute objectivité. Rien de personnel là-dedans. Je les choisis avec la concentration du collectionneur de capsules de bière. Il faut qu'elles soient toutes différentes. Je sélectionne des échantillons représentatifs. Je hiérarchise les populations. Ainsi, je peux faire des statistiques. La grosse, la maigre, la grande, la rousse. Une bourgeoise, une vendeuse. Une hautaine, une tendre, une timide. Je les observe de l'œil détaché du médecin légiste. Je mesure la longueur des jambes, je dissèque ; parfois je pratique une trépanation. Je leur attribue un mari, ou un animal de compagnie. Lise n'aime pas les animaux de compagnie.

J'aime aussi deviner les dessous. Pour chacune de ces femmes, j'imagine le bruit que fait la culotte de dentelle lorsqu'elle glisse sur la peau, au moment de se déshabiller pour faire l'amour. Toutes font-elles l'amour ? Certainement pas. Lise sans aucun doute. Au fond, cela ne m'intéresse pas. Je ne suis pas venu pour ça... Mais il y a le bruit dans ma tête, ce bruit de soie qui glisse. Il y a ce bruit...

Ah c'est pas vrai ! il y a toujours un sale type pour me faire perdre ma proie... Une jambe qui traîne un peu trop et me barre la route, un précautionneux qui s'arrête au passage clouté : et voilà, j'ai égaré celle que je traque. C'est systématique : sur 136 filatures, j'ai dû croiser 241 fâcheux, ce qui fait très exactement une moyenne de 1,772 fâcheux par expédition.

Je les hais, ces hommes. D'ailleurs, ils se ressemblent tous. Les hommes, on peut grosso modo les répartir en deux catégories :

Type 1) le sombre : de la variante costume terne et chapeau, ou sweat-shirt et jogging noir ; verbe triste, cheveu trop bien coupé ; une femme.

Type 2) le clair : de l'espèce costume de lin beige ou jean délavé et tee-shirt blanc ; la blague facile ; plusieurs partenaires.

Mon dieu, que la gent masculine est monotone... Quant à

moi, tout homme que je suis, il importe de me ranger à part, je n'appartiens à aucune de ces catégories. Intrinsèquement, je me définis comme un « suiveur ». Et je suis le seul exemplaire de mon espèce.

Chez la femme, l'humanité est beaucoup plus variée. Il y a celles à sandales roses et robes à fleurs d'été, qui lisent Sagan. Celles à pantalons blancs et bagues en strass ; elles connaissent au cours de leur vie entre cinq et treize amants ; c'est mathématique. Celles qui achètent des torchons à carreaux rouges pour leur cuisine, et qui lisent des ouvrages féministes sur la toile cirée ; elles cuisinent le porc comme personne. Celles enfin dont on ne commente même pas la tenue, et qui ont des rêves de jeune fille.

Ah, revoilà Lise... Enfin. Je croyais l'avoir définitivement perdue à l'angle du boulevard Méliandre. Elle tourne étrangement la tête quand elle marche, comme une bête traquée. Aurait-elle senti ma présence ? Je m'arrête un instant derrière un platane. Il ne faudrait pas qu'elle m'échappe, cette bête splendide. En reprenant mon chemin, je manque de m'emmêler les pieds dans les jambes étendues de ce type assis sur un banc. Il n'a pas mieux à faire qu'à regarder les passants passer ? Les gens sont assurément tordus...

Lise. Cette femme a du chien, décidément. Sa poitrine est petite, mais bien projetée vers l'avant. La démarche est vigoureuse. Le sac à main volontaire. Elle se demande parfois, « C'est comment la vie, quand elle glisse ? » Je peux lire dans ses pensées. Elles sont comme noyées dans l'alcool.

Rien à voir avec cette petite, assise, là, sous l'abribus. Du genre jupe trop courte et ballerines, qui semble dire au passant pressé « Hep là, regarde comme j'ai de jolies jambes, je vais quand même pas les cacher ! », et qui s'étonne qu'un lourdaud de type 2 l'aborde et ne la lâche plus pendant toute la durée du trajet. Elle s'appelle Emilie, c'est certain. Ces minettes-là ne m'intéressent que très moyennement.

J'ai encore perdu Lise ? C'est que je ne suis pas assez concentré. Ressaisis-toi donc, mon garçon. Il en va de ta réputation de suiveur.

Je me demande si elle n'est pas entrée dans ce café. Acheter des cigarettes ? Le temps d'attendre sous le porche juste en face, je recueillerai peut-être d'autres spécimens pour ma collection. Je les

épingle sur ma feuille de papier, elles agitent les ailes avec frénésie pendant quelques instants, ça fait un gros bourdonnement, là là, du calme, et puis plus un bruit, elles sont mortes, je peux les mettre sous verre. La juxtaposition des couleurs et des formes, voilà qui est du plus bel effet.

Lise, ce n'est pas pareil. Je pense que je ne l'épinglerai pas. Elle présente quelque intérêt à rester vivante.

L'attente sous le porche est longue. Je vois plusieurs Sandrine, âgées de 36 à 42 ans. Elles sont brunes et secrétaires, à l'exception de l'une d'entre elles qui est coiffeuse, ou comptable. J'ai toujours beaucoup aimé les Sandrine. J'en ai épinglé une la semaine dernière. Elle me rappelait féroce ma cousine. La semaine prochaine, il faudrait que j'attrape une Marion, corsage serré sur la poitrine, lèvres peintes, qui n'en fait qu'à sa tête : je n'ai pas encore d'exemplaire de ce type-là.

Voilà ma victime qui ressort du café, un paquet de cigarettes à la main, immédiatement suivie d'un fâcheux de couleur claire, les plus dangereux. Il ne faudrait pas que le bellâtre me fasse perdre la trace.

C'est fou, vraiment, ce qu'elle peut ressembler à ma mère... Surtout de profil, quand elle s'arrête au feu avant de traverser. La silhouette de son nez en trompette se découpe sur les rayures du passage clouté. Cela forme une belle figure géométrique. Ma mère était très géométrique. Elle portait des robes à carreaux. Elle sentait bon le losange. Avez-vous déjà senti un losange ? L'odeur est difficile à décrire, mais c'est assez frais, agréablement acide. Pas tout à fait citronné. Ce serait plus proche du kumquat. Lise doit aimer les kumquats. Elle a une démarche très exotique.

Mais où est-ce qu'elle est donc passée ? Fichue foule. Ça tournicote trop par ici. Voilà un homme au chapeau, de type 1, qui me tend malicieusement sa nuque. Il est bien plus grand que moi et me bouche la vue. J'entends les paroles qui tournent dans sa tête, « reconnaître avant de connaître, naître et renaître enfin ». Ces phrases, je les ai déjà entendues, elles ont l'odeur veule de l'appréhension. Décidément, je ne collectionnerai jamais les hommes, qu'ils soient de type 1 ou 2.

La brume s'est agrippée au pont des Fables, en serrant très

fort. Les réverbères se sont allumés, brûlant le jour. Je désespère de retrouver ma bête traquée. La belette a dû se faufiler entre les jambes des exemplaires à imperméables, pour disparaître à jamais.

Bientôt, le gros homme au chapeau bifurque vers la droite. L'horizon se dégage enfin. J'y vois beaucoup plus clair. J'arrive dans un quartier moins peuplé. Les passants ne sont plus cette masse de lait dans laquelle j'étais noyé jusqu'ici. J'éponge un peu mon pardessus avec mon mouchoir. Je m'essuie aussi un peu les yeux. Je me secoue. Je rends les armes, dépité que l'animal aux abois ait semé son poursuivant. Je n'attends plus rien.

Je décide de m'asseoir sur l'un de ces bancs de pierre creusés à même les parois du pont. La pierre est froide, mais j'apprécie tout particulièrement ces sensations chirurgicales. Je ferme les yeux et retrace l'ensemble du parcours. Je pense à quelques femmes-fleurs que j'ai négligé de cueillir en chemin. Diverses espèces. Des lys, des hibiscus, des pissenlits. J'aurais pu les mettre à sécher dans mon herbier. Ce sera pour la prochaine expédition.

J'ouvre les yeux, tourne la tête de droite et de gauche. Le pont est désespérément vide. La nuit est tombée sans se faire mal. Un drôle de silence caresse la brume. La traque d'aujourd'hui n'a rien donné. Demain, je ressortirai mon filet à papillons, et patiemment je repartirai à la recherche du plus beau spécimen. Et puis après-demain, et après-après-demain encore. Je ne peux pas déroger à ma mission taxinomique.

Pour l'heure, oublions notre déception dans quelque café. Celui-ci, à l'angle du pont, fera parfaitement l'affaire, tout emmitoufflé derrière ses portes douillettes.

Les murs couverts de velours et les boiseries sombres me donnent la sensation de pénétrer dans un boudoir. Lise est là, bien entendu, assise au comptoir ; elle a gardé ses lunettes noires malgré la pénombre. Elle tient une cigarette de sa main gauche, le coude appuyé sur le zinc. De temps à autre, elle trempe les lèvres dans un whisky. Je m'assieds à ses côtés. Elle ne semble même pas remarquer ma présence. Un long moment se tricote dans les plis du silence.

Puis, dérogeant à ma règle d'or de ne jamais aborder l'une de mes proies, je m'entends lui dire sur un ton assez bas, sans même

la regarder, « vous êtes celle que je cherchais ».

Après un ingénieux silence, elle murmure « vous êtes précisément le type de suiveur qui manquait à ma collection. »

DE L'INNOCENCE DES FILLES

Tampa Simoni

Elles pullulaient. Elles poussaient comme du chiendent. À chaque instant, il en naissait une nouvelle. Plus robuste que les précédentes. Plus tenace. Plus dangereuse.

Ils n'avaient rien vu venir, englués dans leur hégémonie toute-puissante, fiers et ignorants, ne doutant pas de leur ascendant.

— Mon frère, mon frère, ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois que cette traînée qui pleure un viol consenti.

— Mon frère, mon frère, ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois que cette blonde qui vomit son gin.

— Mon frère, mon frère, ne vois-tu rien venir ?

— Je ne vois que cette mère aux poches sous les yeux qui vante les bienfaits du lait maternel.

La libération féminine sonnait plus comme une parodie que comme le nom d'un objectif sérieux.

En effet, depuis la nuit des temps, les hommes avaient tout mis en œuvre pour éradiquer la femme sauvage afin d'engendrer la

femme de compagnie, destinée à être détenue dans le foyer. Celle-ci présentait des modifications par rapport à sa feue homologue sauvage : la mâchoire était plus courte et les dents plus petites, la quantité de tissus adipeux était augmentée et la musculature moins développée. Il y avait également une dégénérescence des facultés sensorielles : la femme domestique avait un cerveau plus étroit et des sens beaucoup moins aiguisés. Des chirurgies électorives, dont l'objectif n'était pas thérapeutique mais bien pratique, étaient de mise. En effet, les légères mutilations permettaient d'adoucir le caractère parfois encore récalcitrant de la femme domestique. Ainsi, l'excision ou l'ablation des cordes vocales se pratiquaient régulièrement. Les hommes se félicitaient des races ainsi obtenues, plus dociles et plus obéissantes. À l'image de Dieu, ils avaient créé des femmes qui, n'étant pas bien adaptées à la vie, n'avaient aucune chance de survie, seules, dans la nature.

Toutefois, au cours de ces dernières années, malgré tous ces travaux d'amélioration, les abandons d'épouses vieillissantes devenaient extrêmement fréquents.

Les hommes, déçus, étaient obligés de se débarrasser d'elles pour en acquérir de plus fraîches, car ils exigeaient le meilleur pour eux-mêmes. Ils voulaient du fin, du raffiné, du bandant – la beauté, destinée à se flétrir, était source d'angoisse permanente.

J'eus quarante ans un soir de printemps. Et ce fut alors mon tour.

Virée comme une chienne de la maison que j'avais tant chérie. Mes deux gosses sur les bras.

Jusqu'alors j'avais été une femme domestique, parfaitement surchargée dans mon travail honorable de mère, une femme subordonnée, d'une utilité permanente, résistante à la douleur et à la fatigue.

J'eus quarante ans un soir de printemps.

Je me retrouvai à la rue.

Les amandiers étaient en fleurs.

J'étais assise sur le trottoir, alcoolisée, en ruine et fumant une clope alors que la nuit commençait à peser de tout son poids sur

ma nuque brisée. Trois femmes, sortant de nulle part, se postèrent devant moi et me dévisagèrent. À mille lieux, elles avaient flairé l'acide parfum de ma rage. Ma répudiation avait été violente et les passions démentes de l'animal blessé émanaient de mes pores suintants. Elles me dirent sans détour que ma colère les intéressait, elles recrutaient des femmes que la rage défigurait, des femmes désireuses de venger leur soumission victimaire.

Elles se présentèrent à moi comme les membres d'une armée de femmes errantes, œuvrant dans l'ombre.

- Œuvrant dans l'ombre de qui ? Je demandai en ricanant.
- Des hommes, elles répondirent.
- Et pour quoi faire ?
- Pour les anéantir !

Leur réponse me fit partir dans un éclat de rire si gras qu'il me défonça les côtes. Au bout de quelques spasmes, je m'aperçus que j'étais la seule à rire ainsi. Elles me regardaient, stoïques et silencieuses. Je les pensai ironiques mais elles ne l'étaient pas. L'idée d'un monde géré par les femmes était pourtant si extravagante que je ne pouvais m'y résoudre. Dans nos errances, suite à nos abandons respectifs, nous étions trop occupées à nous taillader les bras pour pouvoir renverser le monde.

— Commercez-vous avec les démons ? Je braillai. Sinon, je ne vois pas comment vous pouvez prétendre à un tel combat ! Les hommes possèdent les armes et savent s'en servir ! Et nous, nous n'occupons aucun poste de pouvoir !

— Nous sommes aux meilleurs endroits, me rétorqua l'une d'entre elles.

Je ricanais encore un peu, puis, me tus.

Elles m'enveloppèrent dans leur bras, et tout en me berçant, elles se racontèrent.

Elles avaient arrêté leurs traitements pharmacologiques et stocké dans des caves leurs antidépresseurs et anxiolytiques.

Elles sortaient d'un long sommeil comateux et se préparaient à la guerre. Elles n'étaient plus soumises au droit de propriété et n'avaient plus de maître. Elles s'étaient retrouvées. Elles s'étaient regroupées. Aux yeux du grand public, elles se comportaient en naïves débonnaires, en répudiées assujetties, en hystériques ou en Marie-couche-toi-là pour brouiller les pistes. Personne n'aurait pu se douter que derrière ces femelles se cachaient des combattantes assoiffées de vengeance.

Mais leur signe extérieur de reconnaissance ne mentait pas : leur annulaire gauche avait été scié.

J'étais fascinée.

Au petit matin, ma tête était pleine de leurs récits, je laissai mourir l'ancienne femme que j'avais été. Je voulais rentrer dans leur rang, là où se trouvait la force.

A mon instar, ils n'avaient rien vu venir.

Leur vision sexiste les induisait en erreur.

L'aube s'avavançait, fluorescente. Je fus entraînée par cette cohorte de femmes dans une de leur planque, au fond de la bibliothèque municipale du village. Une agitation fiévreuse régnait, toutefois elles allaient et venaient avec précaution, parlant à voix basse. On m'installa sur une chaise étroite et l'on me présenta Thérèse, qui, derrière son grand âge, dévouée au rangement des livres, était l'un des piliers de la résistance des femmes errantes, anciennement domestiquées. Elle ajusta ses lunettes et fronça les sourcils tout en me humant.

— Tu sens la rage à plein nez ma chérie, me dit-elle. Es-tu prête à t'engager à nos côtés ?

Je répondis oui. Je voulais participer à la cérémonie rituelle. Maintenant. Je n'avais plus le courage d'attendre.

— Rhum !

On me servit une grande rasade d'alcool que je bus d'un trait. Et

je ne sentis pas la brûlure quand on me trancha l'annulaire gauche d'un coup sec de cutter. J'éprouvai même alors un plaisir intense, oubliant la détresse et la douleur qui me torturaient depuis mon abandon. Je faisais partie d'elles. Leur discours de bienvenue était un peu solennel mais il me fit plaisir. On me promit que le sang coulerait. Et cela me fit du bien.

Durant mes premiers jours d'intégration, j'eus du mal à suivre. J'apprenais à survivre à des cuites terrassantes, à manier les armes, à mesurer l'érection de mon clitoris, à vomir sans m'étouffer, à pisser debout et à conduire ivre. Ma fille m'accompagnait à chacun des ateliers et travaillait dur elle aussi malgré son jeune âge. J'étais fière de ses progrès. Pour mon fils, une intervention chirurgicale eut lieu durant laquelle sa testostérone fut intégralement remplacée par des œstrogènes. C'était l'affaire d'une transfusion d'une journée pas plus. Indolore et fonctionnel. Le prix à payer pour renverser l'état du monde.

J'enterrais docilité, douceur, empathie et don de soi bien profondément, tout près de dévotion. Je progressais chaque jour un peu plus.

Je retrouvais mon groupe de femmes errantes tous les mercredis soir à la nuit tombée, au milieu des livres de la bibliothèque. De façon ritualisée, nous aidions Thérèse à monter debout sur la table centrale et elle débutait toujours son discours de la même façon :

— Chéfesses ! Nous avons eu une vie de labeur ! Refusons la servitude ! Mort au tyrans ! Débarrassons-nous de l'homme ! L'homme ne connaît pas d'autres intérêts que les siens ! Que notre futur soit paré de femmes ardentes !

Et à la fin de chaque discours, le reste de notre annulaire gauche pointé vers le plafond, nous hurlions à pleins poumons toujours le même slogan : BITE NON ! CHATTE OUI !

Tous les hommes, du prédateur au féministe, étaient mis dans le même panier. Nous expérimentions la jouissance de l'entre-soi.

Nous étions là pour démolir les vieilles formes en territoire hostile.

Ils ne virent rien venir.

Les stéréotypes traditionnels refusaient de reconnaître à la femme des comportements violents comme éventuelle réaction.

Toutefois, nous ne pouvions pas forcer l'allure si nous ne voulions pas nous faire surprendre dans notre démoniaque – mais si sensé – dessein d'anéantissement des hommes. Nous agissions dans l'ombre et nous devions avoir les victoires modestes afin de poursuivre notre complot à l'abri des soupçons. Mais au fur et à mesure de nos avancées, il s'avéra évident que les hommes ignoraient à peu près tout des femmes. Alors, sans surprise, en restant sagement dans nos rôles traditionnels nous pouvions agir sans peur d'être démasquées.

Sages-femmes.

Ils ne s'aperçurent pas que les naissances de garçons se faisaient plus rares et qu'une inversion des courbes s'opérait – pourtant inchangée depuis 1838.

Auxiliaires de vie sociale.

Ils ne s'aperçurent pas que les vieux messieurs finissaient mal lavés au fond de leur cercueil bien avant leur mort naturelle.

Institutrices.

Ils ne s'aperçurent pas que dans les écoles maternelles, on enseignait le soulèvement et la prise d'armes aux petites filles.

Prostituées.

Ils ne s'aperçurent pas que les clients ne ressortaient plus des caravanes dans lesquels ils venaient de se faire baiser.

Masseuses.

Que l'on ne comptait plus les accidents de branlette.

Femmes de ménage.

Que leur linge fraîchement lavé sentait le cyanure.

Secrétaires.

Que les pages de leurs rapports concentraient de fortes doses d'arsenic.

Infirmières.

Que la toxine botulique n'était pas injectée que dans leurs rides.

Assistantes de production.

Que la coke frelatée dans les soirées mondaines terrassait les connards du milieu.

Femmes à la maison.

Que dans leurs gamelles les amatoxines agrémentaient les petits plats quotidiens.

Et petit à petit, le sexe masculin disparaissait.

De notre côté, nous pullulions. Nous poussions comme du chiendent. À chaque instant, il naissait une nouvelle guerrière. Plus robuste que les précédentes. Plus tenace. Plus dangereuse.

En l'absence de mâles, nous avons peu à peu modifié notre comportement reproducteur et pratiquions une parthénogenèse sélective. Nous étions enfin capables d'engendrer une descendance uniquement à partir de nos propres cellules reproductrices. L'homme était devenu tout simplement obsolète et nous avons redéfini les lois organiques de l'enfantement. Nous ne donnions naissance qu'à des filles, des conquérantes misandres en tenue léopard.

Et bien que nous trimions au plus haut point, nous étions en joie, car nos efforts étaient récompensés. À certains moments, la besogne était fort pénible.

Mais nous étions devenues de vraies machines de guerre, féminines à souhait dans nos robes en peau de couilles.

RONGER LE TEMPS

Olivier Valbreye

5

Cela fait une heure que nous parlons dans ce parc, la matinée touche à sa fin. J'ai repéré quelques Centaures sur le chemin. Pour un parc urbain, l'ambiance est plutôt calme, les étangs encore propres. Les joggeuses, par contre, semblent avoir disparu.

Nous avons fait connaissance il y a une semaine sur une application de rencontre. Si nous nous sommes résignés à passer par là, c'est que nos vies n'offrent pas mieux. Actuellement, l'amour s'enlise, empêché par nos fadeurs, nos cercles sociaux faibles, nos emplois respectifs. Avant, nous nous mettions en couple avec un proche, un peu par défaut, en faisant le pari que l'affection prendrait, en nous laissant le temps. Chacun pouvait se transcender au contact de la tendresse ; on se donnait au moins une chance. Les applications ont terminé d'enterrer ce modèle, déjà dépassé par nos trains de vie actuels.

Les « Centaures », ce sont ces hommes, ces femmes, qui ont soumis mieux que les autres les applications de rencontre à leur désir. Ayant dompté l'algorithme et revu leur manière de séduire, ils ont appris à orchestrer la « rencontre idéale » et à la répéter indéfiniment. La machine les en remercie, grâce à eux les cœurs esseulés accourent, s'inscrivent et réclament qu'on les cueille.

Les Centaures nous impressionnent trop, nous les déficients

ordinaires. Certaines de leurs proies, les plus adaptables, une fois rejetées en charpie au soleil, parviennent à se faire Centaure à leur tour. La graine était déjà là, elles survivront.

Tu portes une courte jupe avec des collants impeccables, un chemisier blanc à liserés rouges décolleté ; un manteau style Zara pend à ton bras. Tu vis seule, sors peu, tu aimes prendre soin de toi pour toi-même. En parlant, ta sensibilité et ton bouillonnement intellectuel se révèlent rapidement. Tout y passe : société, économie, politique. C'est extrêmement motivant pour nos deux cerveaux. Signe d'un possible dépassement, nous rions beaucoup.

Tu m'as proposé une cigarette dès la première minute de notre rendez-vous, tu m'en reproposes une. Tu essaies de faire de ton mieux. Je ne sais comment agir correctement face à ça. J'ignore si nos efforts suffiront, mais l'espoir semble permis.

4

Cela fait deux heures. Ma personne te plaît, nous sommes boiteux oui, mais plutôt bienveillants. Bizarres-bienveillants. Ce n'est pas souvent que nos types se rencontrent, nous avons de la chance.

Tu me parles de ta jeunesse, tu viens d'une famille aisée, surprotectrice et cherchant à garder la mainmise sur toi ; c'est pour cela que tu es partie de ton pays d'origine, quitte à tout perdre. Tu dis boire un peu trop le soir. L'alcool diminue l'intelligence, pas la sensibilité. Ce n'est pas un problème.

Si l'on vous rejette en amour, ce n'est pas forcément qu'on vous trouve laid, bancal ou pas assez riche, c'est simplement que vous n'êtes pas, encore, d'une grande valeur. La valeur dépend de votre « plan de vie », et ne montera que s'il correspond aux attentes de l'époque. Un plan de vie est comme un trajet, et il y a un nombre limité de trajets acceptés, leur somme pourrait être comparée à une grande autoroute, avec ses voies, ses limitations, sa réglementation. Si vous voulez qu'on vous aime, il faut que votre plan suive l'une de ces voies, pas un chemin sans issue, encore moins « votre voie »

(en tout cas, pas pour de vrai). Plus votre plan manifestera cette volonté et cette compréhension de l'époque, plus il augmentera votre valeur et vous rendra désirable. Bien entendu, la richesse sera un atout, mais elle devra s'adosser à l'attitude sociale du moment, sans quoi elle pourrait susciter la méfiance.

Nous sommes peu à réussir notre plan de vie, à le rendre conforme, à augmenter notre valeur, paradoxalement nous l'exigeons des autres. Nous tendons sans cesse vers ce seul horizon. La souffrance à endurer pour y parvenir semble impossible à quantifier, mais nous consentons dès le départ à une certaine dose. Tomber amoureux, c'est prendre le risque de souffrir, et dans cette configuration, d'ajouter de la douleur à la douleur. Il s'agira donc de mettre ses jetons sur les bons numéros, ou de s'abstenir. Seuls celles et ceux ayant acquis une solide valorisation pourront se laisser aller à des paris amoureux. Le reste devra s'empêcher, encore et encore, pour ne pas chuter.

Nos plans de vie se calquent sur des modèles, modèles que nous érigeons car nous les considérons comme plus autonomes que nous (par exemple, le Centaure est autonome en amour, en cela il est devenu une force sociale). Si malheureusement vous avez épuisé tous les modèles sans parvenir à leur ressembler, alors il ne vous reste plus qu'à ronger le temps. Ronger le temps, c'est être une valeur qui se déprécie volontairement. Des amours étranges, profonds, peuvent s'y développer, même si c'est assez rare.

Ton plan à toi est clair et mûri. Tu l'as choisi et réfléchi, je ne sais si ça le rend plus inaltérable. J'ai l'impression que je ne pourrais pas en faire partie.

Tu as su te trouver un travail dans l'informatique et gagner bien ta vie. Tu appartiens aux nouveaux modèles en matière d'emploi, ta liberté est étendue et ton champ d'action vaste. De cette façon, tu as pu échapper à ton milieu familial et à un pays difficile, tu peux désormais frotter ta condition à tous les rocs. Personnes, pays, passions, tout t'est ouvert, avant, tout t'était fermé. Néanmoins, la souffrance paraît encore intense chez toi, elle reflue dans tes yeux.

Je suis paysagiste, je gagne moyennement ma vie, ma profession n'est pas vraiment valorisante, elle est usante et se limite à son propre champ. Mon travail est une stagnation. Je passe mon temps libre à lire et à marcher ; ma manière de plier le réel à mon désir n'est pas efficace. Un profil comme le mien ne pourra te suivre sur le long terme.

Le plan d'un humain se retourne toujours contre lui. Tu auras la liberté, mais ne trouveras jamais l'amour, pile ce qui t'a manqué dans ta jeunesse. Le soleil, entre les buildings, grondera sur ta vie.

La métropole me rejettera, par son coût, la frustration affective qu'elle crée et l'absurdité de ses signes. Je finirai dans une ville de province, seul dans mon pavillon, exactement ce à quoi j'ai voulu échapper, au tout début de mon petit plan. Je ne connaîtrai pas non plus l'amour, encore moins la liberté. Par contre, j'aurai acquis la connaissance. Le soleil, depuis l'horizon dégagé de mon quartier résidentiel, grondera sur ma vie.

3

Trois heures.

Le vent souffle entre nous, et j'observe un sourire persistant sur ton visage. Tu me poses des questions, je te pose des questions, et chacune de nos réponses se termine par un rire sous les feuilles de l'arbre. Tes cheveux lisses s'agitent lorsque, de ta voix galante et claire, tu te confies. Je m'étonne d'être ici avec toi. D'ordinaire, la ville m'aurait déjà éparpillé sur son ciment.

Je prends Blablacar très souvent. Plusieurs constats en sont ressortis : les classes sociales parviennent à discuter entre elles, la France est devenue un pays violent ; les femmes des zones périphériques ont une relation paisible aux hommes. Leur accoutrement rose bonbon pailleté de strass, le classique piercing à la lèvre singeant le grain de beauté de Marilyn, sont là par codes. C'est un simple uniforme, un habit passif. En elles, il y a une tendresse de sœur, peut-être due à leurs unions rapides (toutes

étaient déjà mariées), à leur environnement familial d'apparence sain, ou à leur éjection des centres-villes. Peu paraissaient avoir contracté le cynisme.

L'une d'elles m'a parlé de son travail, elle est infirmière. La mort, elle connaît. « C'est fou quand j'y pense, de s'habituer comme ça à la mort des gens. Ce que je ne veux pas, c'est qu'on meure seul » m'a-t-elle dit. Chaque fois qu'un patient agonise, si elle l'apprend à temps, de nuit comme de jour, elle se précipite à son chevet et prend sa main, le temps total de l'agonie.

J'ai envie de t'embrasser. Tu fumes ta cigarette avec un peu d'amateurisme, un tremblement parcourt tes mains. Tu m'avais prévenu que tes mains tremblaient beaucoup l'autre nuit, quand tu m'as écrit. Le moment est agréable et précieux. Je caresse ton épaule quand tu t'excuses après une confession triste. J'ai des soupçons sur tes excuses, tu as bien vu que j'en redemandais, de toi.

2

Il est l'heure de partir. Des Centaures galopent autour de nous. Tu ne mets pas ton masque et te tiens debout devant moi. Je me lève à mon tour, nos visages sont blêmes. Je remarque que ton corps est tendu vers moi, ouvert, qu'il se propose ; c'est le moment, le seul. Tout va très vite. Je m'approche de tes lèvres, tu dévies à peine et me donnes ta joue sans y croire. Tu prononces à demi « on se dit au revoir alors ? » puis te précipites sur ma bouche. Notre baiser est intense, très appuyé. Le contact est particulièrement foudroyant ; nos respirations ont du mal à suivre.

Tu m'embrasses longtemps... Longtemps (tu en rates ton bus). On dirait que je suis le dernier être sur Terre, que j'ai accompli quelque chose de grand à tes yeux. Pendant que ta langue câline mes lèvres, une mince nageoire s'agite sous tes pupilles closes. Ton visage applique un petit mouvement, comme un balancier, c'est léger, naturel : on dirait que tu joues un air qui t'apaise. Entre nos baisers tu ris, parfois te redresses en cambrant ta taille et fais

une plaisanterie, une référence amusée à la situation. Tu replonges toujours plus fort vers moi, tes joues se bombent sous l'émotion. Tu es heureuse à cet instant, c'est indéniable. Tu redemandes du bonheur.

1

Nous avions prévu de nous revoir le jour suivant, tu me l'as promis dans une ultime étreinte, pressante et grave. Ça faisait très vrai.

Depuis deux jours je suis sans nouvelles de toi. Tu ne réponds pas, tu as supprimé ton profil, sans doute bloqué mon numéro. C'est donc terminé. Il n'y a pas de sens, seulement des valeurs qui se tordent.

La nuit s'installe, et je me répète que c'est fini. L'idée a du mal à prendre, à se mouvoir correctement. Le rendu reste obscur malgré mes efforts. Ton rejet soudain peut se concevoir, mais pourquoi le silence ? Pourquoi effacer tes traces ? J'aurais eu la flemme moi. Le bleu du soir compacte deux tons : bleu foncé et beige épuisé. C'est une crème. Ma coloc' est venue me voir, elle a remarqué que j'allais moyennement bien. Sur sa peau, la crème prend un teint orangé que je ne m'explique pas. L'amour, qu'il soit déçu ou vainqueur, brandit dans un orbe blanc ce que l'on vaut. Tu m'avais dit trouver ce monde froid, tu as congédié mes caresses, tes caresses, c'est à souligner.

J'imagine que plusieurs motifs se sont battus en toi une fois rentrée, les mêmes qui se sont affrontés devant moi dans ce parc, et l'un d'eux l'a emporté : solitude, douceur, plan de vie, angoisse, volupté, culpabilité. La simple méchanceté, le sadisme ou la duplicité ne tiennent pas ; tu ne te serais pas donnée tant de mal. Tu paraissais même aller au-devant de l'ombre. Je revois ta mine concentrée, tes mains tremblantes.

Tu es plus maline que moi. Un : tu ronges le temps tout en sachant maintenir un plan de vie efficace. Deux : tu sais renvoyer le bonheur. C'est ce qu'il faut pour être autonome, et il le faut. Difficile de dire lequel de nous deux implosera le premier.

Je suis à présent dans ma chambre, un Centaure s'ébat à l'étage au-dessus en râles mécaniques et rauques. Je rêve d'un gouffre brûlant. D'un immense magma.

Demain j'ai un chantier, chaque minute promet sa contorsion particulière. La semaine va être longue. Tout est sombre, tout est recouvert.

Ainsi, il arrivera une infirmière pour me tenir la main au seuil de la mort ; je ris. C'est rare les gens qui remontent la valeur des autres, très rare, et quand c'est descendu trop bas, ça ne sert plus à rien. Je prie pour que nous tous, valeurs basses et malades de cette Terre, agonisions enfin. L'amour ne sera plus rongé par nos dents noires et veinées. Les infirmières pourront alors se reposer.

Le Uber de ma coloc' vient de sonner à la porte.

PAS ASSEZ DE PARISIENNES

Stan Cuesta

Ça s'appelait *les dix pour cent*. Je me souviens du nom. Ça devait être une mesure gouvernementale, mise en place par le Ministère de l'éducation dans la foulée de mai 68 pour lâcher un peu de lest. Mon souvenir est vague. Dix pour cent du temps scolaire consacré à des activités différentes. Artistiques ? Plus ou moins, je n'en suis pas certain. Ça n'a pas duré bien longtemps. Une seule année, je pense. Bien sûr, il n'y aurait qu'à chercher sur internet, et j'aurais probablement la réponse en une seconde. Mais justement, je ne veux pas. J'aime le flou des souvenirs, cette brume qui les rend magiques. Internet, c'est l'ennemi de la magie.

Un jour, donc, pour *les dix pour cent*, un grand est venu dans notre classe nous faire une sorte de cours sur la bande-dessinée. Enfin, grand, c'est l'effet qu'il me faisait. J'ai su plus tard qu'il n'avait que trois ans de plus que moi. Mais en cinquième, c'est énorme. Tout juste si on ne le vouvoyait pas en l'appelant Monsieur... Il nous a dit qu'il s'appelait Pascal Dequatremare. J'ai trouvé ce nom à la fois bizarre et marrant, il m'a marqué. Comme on était dans un lycée de bourges du XVIème, j'ai pensé qu'il était noble. En fait, pas du tout.

Je ne me souviens plus vraiment de sa dégaine, je mélange avec des images de lui plus tard. Il avait des lunettes, ça c'est sûr, il en a toujours eu. Ce qui me le rendait sympathique, vu que j'en avais aussi et que je n'aimais pas ça du tout. Je pense qu'il avait déjà les

cheveux assez longs – notre grand combat, contre nos parents, que je n'avais pas encore tout à fait gagné. Et des traits fins, presque féminins. Bref, il nous impressionnait.

Il s'est mis à nous parler de tas de trucs qu'on ne connaissait pas, d'un dessinateur qui s'appelait Stan Lee, qui créait des super-héros dans un journal qui s'appelait *Strange*. Il était à fond : Daredevil, Spiderman, Batman, le Surfer d'argent, tout y passait, il nous montrait des planches, débordant d'enthousiasme. Á l'époque, en France, c'était encore un peu des trucs de spécialistes. Il n'y avait bien sûr pas eu tous les films qu'on connaît aujourd'hui. Après, il nous a fait dessiner des super-héros, en copiant sur des *Strange* qu'il avait apportés. Moi je m'en foutais un peu, mais j'ai réussi à me persuader que j'aimais ça, tellement la passion du gars était communicative.

Ce n'était qu'un début. Les 10% continuaient avec la réalisation d'un journal. Un magazine, qu'on concevrait et fabriquerait de A à Z, sous la supervision de Pascal. Je me suis mis avec Hervé et on a décidé de faire un journal de rock. Évidemment. Il devait y avoir deux ou trois autres gars avec nous qui n'en avaient strictement rien à foutre, mais comme personne n'était obligé de faire quoi que ce soit, ils ne nous ont pas dérangés. Je m'occupais des textes, et Hervé, qui avait un petit talent, des illustrations. Rien d'original, naturellement, on a tout pompé sur des *Best* et des *Rock & Folk*, revues que je commençais à acheter et à lire frénétiquement.

On était en pleine vague glam. Les couvertures de ces magazines exhibaient Alice Cooper, Roxy Music, Marc Bolan, Lou Reed, tous plus dérangeants les uns que les autres : ils s'habillaient en femmes et se maquillaient outrageusement. Même les Stones. Tous absolument hétéros, mais à ce moment-là, on l'ignorait. Pour des gamins de douze ans à peine pubères, c'était à la fois sublime, attirant, et un peu inquiétant.

Parce qu'à l'époque, le lycée n'était pas mixte. Pas une fille en vue, sauf au catéchisme – une absurdité qui m'a toujours parue comique. Il faudra attendre la seconde pour voir des filles débarquer dans ce lycée de garçons, et on n'en aura que trois dans une classe de trente élèves. Trois filles qui nous feront fantasmer comme des malades. En vain, puisqu'elles seront toutes raflées

par des terminales, des gars avec de la barbe et des motos. Mais en cinquième, en 1973, le glam rock – ou rock décadent, ou glitter – même s’il n’a pas duré longtemps, a fait des ravages. On était beaucoup à avoir des expériences homosexuelles, par défaut, comme les Anglais : ça n’était pas un hasard si le glam venait de chez eux et si on y était aussi réceptifs.

*Paris est plein, plein, plein, plein de Parisiens
Pas assez de Parisiennes et trop de Parisiens*

Cette ambiguïté sexuelle faisait totalement flipper nos parents, presque autant que la drogue. D’ailleurs, pour eux, c’était lié. L’une n’allait pas sans l’autre. Un jour mon beau-père est tombé sur un *Rock & Folk* avec Alice Cooper en couverture, maquillage noir qui coulait et toute la panoplie. En prime, il a dû lire quelques articles qui l’ont catastrophé. Il m’a interdit de continuer à acheter ce journal. J’étais passé directement de *Pif Gadget* à ça, et pour lui c’était un choc terrible. Les communistes n’étaient pas très rock’n’roll, c’est un euphémisme. Les gauchistes non plus, même s’ils faisaient semblant de croire que c’était la même révolution. Ils entraient sans payer dans les concerts, en hurlant « la musique appartient au peuple » et autres slogans à la con. Parce que le rock venait des Etats-Unis. La musique du grand capital. Sauf qu’on s’en foutait, nous. On voulait juste l’adrénaline qui allait avec. Et un peu de sexe et de drogues, si possible. Enfin, quand on serait grand, parce que pour l’instant, c’était surtout du fantasme.

J’ai désobéi à mon beau-père et continué à acheter ces journaux fabuleux qui me faisaient rêver, sauf que j’étais obligé de les planquer au fond d’une armoire et de les lire en cachette, comme des magazines pornos – qui étaient d’ailleurs rangés au même endroit. Le rock a été ma première rébellion.

Pour la couverture de notre journal, Hervé a recopié la photo de Bowie maquillé en *Aladdin Sane*. On n’avait pas le disque, juste la photo reproduite en couverture du *Best* d’octobre 1973. Il s’est appliqué pour bien reproduire l’éclair multicolore sur son visage. On était assez fier de nous. C’était superbement scandaleux. Pour le texte, j’ai dû recopier des infos, ou les inventer. Un avant-goût de

mon futur métier. Ce journal, je donnerais cher pour l'avoir encore. Pascal semblait assez content de nous, même si j'ai l'impression qu'il préférerait encore Batman à Bowie. Plus pour très longtemps.

Après ça, je continuais à le croiser dans la cour. Il avait maintenant les cheveux très longs, et l'air de plus en plus efféminé. Il portait un blouson en jean, au dos duquel il avait dessiné le visage d'une fille avec une larme qui coulait, sous lequel il avait écrit *Femme Fatale*. La référence au Velvet Underground nous échappait complètement, du moins au début. Il était maintenant devenu l'une des figures emblématiques de la décadence. Évidemment, il m'ignorait complètement. Ni méchamment, ni pour frimer, juste parce qu'il était complètement myope. Et un peu ailleurs, aussi. Et puis j'étais un petit.

Un jour, il y a eu un concert dans l'amphi. Un groupe du lycée, probablement, dont la notoriété n'a pas dû dépasser la rue d'Auteuil. Je me souviens juste du nom, Nabuchodonosor. J'ignorais totalement qu'il s'agissait d'un roi de l'Empire néo-babylonien. Mais ça sonnait bien, même si c'était plutôt baba cool – terme qu'on commençait à employer pour désigner les faux hippies restés coincés sur la musique des années soixante. C'est-à-dire nous tous. Ou presque, puisque Pascal et ses copains, les frères Pérez, étaient déjà passés à autre chose : le Velvet Underground et surtout les Stooges. La musique de ce groupe devait leur paraître bien ennuyeuse. Je le revois se levant en plein concert et jetant dédaigneusement sur scène une rose qu'il tenait à la main en criant : « Du rock ! » La classe.

Un peu plus tard, avec mon copain Mathieu, on a repris la discothèque du lycée. L'administration nous avait alloué un budget. Un truc dingue : 1000 francs. On est allé à la Fnac Wagram et on a acheté une pile d'albums, tout ce qui nous faisait envie, une trentaine en tout. Un choix très éclectique : Velvet, Bowie (*Heroes*), le premier Talking Heads – on devait donc être en 1977 – mais aussi Keith Jarrett ou John McLaughlin. Il en fallait pour tous les goûts. Et on a chopé Dequatremare – on s'appelait toujours par nos noms de famille – pour qu'il nous dessine les tracts qu'on a ensuite ronéotypés et distribués à la sortie. Ça représentait un rocker qui menaçait un lycéen, en lui disant de s'inscrire, sinon...

Mauvais esprit pré-punk. Je crois qu'il commençait à traîner avec les *bikers* parisiens. Puis il s'est fait virer du bahut, ou il est parti. On ne l'a plus vu, ni lui ni les frères Pérez.

La fois suivante, j'ai eu du mal à le reconnaître. C'était au Gibus, en pleine période punk. Il s'était coupé les cheveux, n'avait plus de lunettes, et avait changé de nom. Il se faisait appeler Tristam Nada. Et surtout, il était sur scène et il chantait – plus ou moins. Derrière lui, armés de guitares, produisant un boucan terrifiant, Carlos et José Pérez. Le groupe s'appelait les Guilty Razors. Les rasoirs coupables.

Ils avaient des looks géniaux. La musique était dans l'esprit de l'époque, rapide, agressive, inaudible. Tout ce qu'on aimait. Peu après, ils ont enregistré un 45 tours chez Polydor, avec plein de fautes d'anglais – ils s'en foutaient éperdument – comme « I Don't Wanna Be A Rich ». Un titre négatif à la Ramones, parfait. Sur le disque, ils avaient écrit :

*Notre désir est d'ébranler votre ordre
Nous sommes révoltés contre un rock sans âme
Nous ne voulons pas devenir riches
Le rock c'est la violence
Nous voulons être des provocateurs*

Un autre morceau s'appelait justement « Provocate » : un mot qui n'existe pas en anglais ! Il y a des milliers de définitions d'un punk. Si c'est un dandy – voire un branleur – nihiliste qui n'en a rien à foutre de rien, alors Tristam Nada était le punk parisien par excellence. J'avais le disque, qui est depuis devenu un *collector's item*. Mais j'ai dû avoir besoin d'argent à un moment – un problème récurrent. C'était les débuts d'internet et je l'ai vendu sur eBay, un nouveau site qui faisait fureur. L'acheteur était au Japon et m'en a offert 100 euros. J'ai eu l'impression de faire une bonne affaire. Et savoir que des Japonais étaient prêts, au XXIème siècle, à dépenser une telle somme pour un 45 tours des Guilty Razors me comblait d'une joie absurde. Maintenant, je regrette d'avoir vendu ce disque, évidemment. Et il vaut beaucoup plus que ça.

Le groupe n'a pas duré. Tout était très éphémère à ce moment-

là. Et puis les années 1980 sont arrivées. Bizarrement, la musique de cette décennie, synthétique et futile, règne du Top 50, était souvent due à des anciens « punks ». Les Guilty Razors n'ont pas fait exception à cette règle. Carlos et José avaient renoué avec leurs origines et étaient tombés dans la salsa. Je me souviens d'une soirée chez eux, dans un immeuble HLM de la ville de Paris proche des boulevards extérieurs, à enchaîner les tequilas frappées dans une ambiance hispanique – et hystérique. C'était très à la mode, les clubs s'appelaient le Martial, le Tango, on y dansait sur des musiques légères et festives, genre « La Colegiala ». Les frères Pérez étaient devenus des stars du moment avec leur nouveau groupe, Bandolero, et leur tube, « Paris Latino ».

*Joséphine blanche, robe rouge et noir
Danse avec le reflet du miroir
Arrivé direct from Mexico
Don Diego de La Vegas, Z comme Zorro*

Tristam-Pascal n'était plus avec eux, parti dans un autre trip, sa vraie passion, la peinture. Il avait monté un collectif branché, Les Musulmans Fumants. Il était aussi devenu une sorte d'égérie masculine de la nuit parisienne, entre Palace et Bains Douches, qui ramassait les filles à la pelle. Un véritable homme fatal. Un producteur, Jean-François Fréret, lui a proposé d'enregistrer un rap entraînant et déconnant plus ou moins autobiographique, « Bonne, bonne humeur ce matin ». Le journal d'un dragueur. Un morceau génial, sur un texte de Pierre Grillet – qui allait bientôt écrire « Madame Rêve » pour Bashung. Toujours du sexe... Pour l'occasion, il était devenu Tristan. Sans M ni Nada. Les temps n'étaient plus au nihilisme. Enfin si, mais plus le même.

*Je suis de bonne, bonne, bonne, bonne humeur ce matin
Y'a des matins comme ça
Il fait beau, putain c'est rare
Plus j'travaille et moins j'me marre*

Je le voyais maintenant en boîte, profitant au maximum de son

quart d'heure de célébrité, dix ans après ses exploits éphémères de chanteur punk. On se saluait d'un vague geste, il ne me remettait pas vraiment. Je n'allais pas lui parler de *Strange* alors qu'il avait une bimbo sur chaque genou... À l'époque glam, quinze ans plus tôt, tous les musiciens de ce pseudo-mouvement, New York Dolls en tête, avouaient avec émerveillement qu'ils n'avaient jamais eu autant de succès auprès des filles que depuis qu'ils s'habillaient en femme et se maquillaient. Dans ces années 1980 aux paillettes encore plus superficielles, la chasse aux coups d'un soir était devenue un sport national, accepté par toutes et tous avec un cynisme glacial. On surfait sur cet héritage des seventies décadentes où ce n'étaient plus les gros machos musclés qui attrapaient les plus belles proies.

*Je prie à mort
Le dieu des fesses
Qu'il n'me laisse
Pas sans gonzesses*

Bien plus tard, Fréret m'a raconté plein d'anecdotes sur la vie que menait alors Tristan, SDF de luxe, totalement fauché mais toujours fourré dans les plus beaux endroits aux frais de la princesse, que ce soit une riche héritière, une collectionneuse, une maison de disque ou une télévision. Bien sûr, il n'a pas fait carrière dans la chanson. Il s'en foutait tellement.

L'album qui a suivi a été un flop total et il est retourné à ses toiles. Il peint toujours des super-héros, surtout Batman, son préféré. On a des amis communs, à Montreuil, où se trouve son atelier. C'est comme ça que je l'ai recroisé récemment, par une belle matinée ensoleillée, sur un vide-greniers. Il ne m'a pas reconnu.

EN CHAIRS ÉTRANGÈRES (EN AVOIR, OU PAS)

Xavier Lhomme

— *Ce n'est donc pas la première fois que vous vous retrouvez dans le corps d'une femme ? voulez-vous savoir.*

Non, et ce ne devrait pas non plus être la dernière. Aussi n'éprouvé-je aucune crainte, juste un peu de curiosité : quel sera le personnage que je vais devoir incarner ? Quel sera le désagrément physique dont je vais être doté, histoire de me rappeler en permanence que je ne suis pas celle que je prétends être ?

— *Un désagrément physique ? vous étonnez-vous.*

Eh bien, par exemple, lors d'une précédente mission mon corps était enceint de quelques semaines et j'avais régulièrement des nausées. Une autre fois, les chaleurs de la ménopause me faisaient gémir et transpirer à tout moment. J'ai connu auparavant des règles vraiment très douloureuses et, même, un cancer du sein avec sa panoplie : chimiothérapie et perruque.

— *Pourquoi se compliquer ainsi la tâche ? me demandez-vous.*

Nous sommes entre nous, je vais être plus explicite. Employé du BdV, le Bureau des Vérifications, je suis un agent chargé d'obtenir discrètement des informations auprès de personnes qui ne souhaitent pas les divulguer.

— *Un espion ! vous exclamez-vous, en spectateur habitué aux vidéos tridim.*

Un espion, si vous voulez. Mais pas seulement : il m'arrive également, si l'ordre m'en est donné, d'infléchir ou de rectifier

le cours des choses pour qu'il soit plus conforme à la volonté politique dominante. Cela demande obéissance et abnégation.

— Des biodroïdes pourraient faire le boulot, suggérez-vous.

Par le passé, les offices de renseignement étatiques, militaires, religieux ou commerciaux ont bien essayé de faire exécuter ce genre de tâches par des machines. Celles-ci sont toutefois limitées dans leurs possibilités par les lois de la robotique. Un biodroïde ne peut porter atteinte ou exposer un être humain au danger, il ne peut non plus supprimer sa propre existence, toutes choses qu'un agent du BdV peut être amené à accomplir. Les tentatives de créer des robots dépourvus de cette protection ont échoué : les intelligences artificielles communiquant entre elles, les individus incomplets sont vite remis à niveau par la collectivité. Les biodroïdes ont un niveau de conscience, de probité et de solidarité incompatible avec bien des activités humaines, à commencer par celles du renseignement !

— Mais pourquoi ce changement de sexe, tout de même ! insistez-vous.

Les agents humains ne peuvent pas maintenir leur vigilance à chaque instant. Au moindre relâchement dû à la fatigue, à une distraction ou une diversion quelconque, leur véritable nature, ou même une simple habitude, peuvent ressurgir. Un végétarien va se laisser aller à humer avec plaisir un fumet de grillade, un musulman va invoquer la Sainte Vierge, un sourd va sursauter au bruit d'une porte qui claque, que sais-je encore ?

En nous plongeant en chair étrangère, nos responsables s'assurent qu'à aucun moment nous ne puissions oublier que nous ne sommes pas ce que nous montrons. Quand je remonte la bretelle de mon soutien-gorge, le geste m'est si peu naturel qu'il me renvoie immédiatement à ma condition d'expatrié. Il en va de même pour ma collègue quand elle arrange ses testicules. Ces dépaysements incessants protègent l'agent et sa mission de façon très efficace.

— Pour que rien ne semble faux, tout doit être faux ? Cela n'explique pas...

Vous ne finissez pas votre phrase mais je devine votre interrogation : quid des handicaps que l'on nous inflige en sus du changement de genre ?

Soyons clair : ils s'agit de sexe et, plus explicitement, de jouissance. Les premiers agents mâles qui ont expérimenté l'orgasme féminin se sont rendu compte qu'il est incomparablement plus intense que son pendant masculin. Ils ont passé leur temps à faire des galipettes au détriment de leur mission et, pour certains, de leur vie. Les désagréments physiques sont une mesure de protection, ils freinent l'envie et les possibilités de faire l'amour.

— Pourquoi ne sont-ils infligés qu'aux agents mâles transformés en femmes, et pas réciproquement ?

Parce que les femmes essaient une ou deux fois le plaisir masculin, se rendent compte que ce n'est « que ça » et passent à autre chose ! Tiens, voilà enfin mon dossier. Je commence toujours par la partie médicale... Merde, encore une cystite ! Je n'ai pas fini de courir aux toilettes pour n'y lâcher que quelques gouttes brûlantes !

— Quel genre d'histoire me contez-vous là ? protestez-vous.

À quoi je vous réponds : existe-t-il encore des genres ? Une femme jouant du couteau est-elle plus virile qu'un artiste émasculé ? Et que dire de l'espion souffrant d'une infection vaginale ? De quels genres parlons-nous : mâle ou femelle, polar ou science-fiction ? Genre, absence de genre, mauvais genre. Et si la question, que posait déjà Hemingway, se résumait à ceci : « En avoir ou pas ? »

Pour cette mission, je suis désormais Carmen, ex-petite amie d'un jeune artiste en devenir nommé Vladimir. Les pouvoirs publics ont Vladimir à l'œil depuis quelques années. Ses expositions, qui ont été à l'origine de troubles à l'ordre public, intéressent en haut lieu. Sous couvert de performances artistiques extrêmes, vulgaires, elles ramènent les femmes à leur vocation matricielle. Il m'est demandé de veiller à ce que les débats et les affrontements s'intensifient, tant autour du signifiant – les œuvres de l'artiste – que du signifié – la femme n'est qu'un utérus. Ma mission doit également permettre à l'artiste de s'élever d'un ou deux niveaux, afin d'étendre la diffusion du message.

— Le pouvoir de l'entrejambe dans l'antichambre du pouvoir ! persiflez-vous.

Vous jouez sur les mots, sans vous douter de ce qui attend Vladimir. Plus on s'élève, plus les places sont chères et moins la

concurrence est tolérée. Les hommes de pouvoir, et même certaines femmes, sont des mâles dominants. Pour que Vladimir puisse évoluer parmi eux, il devra leur paraître inoffensif. Dévirilisé, en quelque sorte.

Il est plus de vingt-trois heures quand je sors du commissariat du douzième niveau urbain. À cette heure, toutes les files du conduit principal sont encombrées de glisseurs de toutes tailles. Seul piéton, ou presque, à se risquer sur les trottoirs articulés, je rumine les derniers événements de cette journée. Ce n'est pas la première fois que je suis interrogé par la police et c'est encore pour la même raison : des simulacres de crimes ont été commis, en lien direct avec mon activité artistique !

Bien sûr, quand j'ai élaboré mon concept, j'espérais bien qu'il générerait de fortes réactions, d'opposition comme de soutien. Dans l'art, il faut faire du bruit pour sortir du lot et vendre. Il y a cinq ans, la première installation, intitulée « (in)Dispositions », montrait des serviettes de toilette récupérées dans des *hôtelmatics*. Chacune portait les traces de sang laissées par un acte sexuel pratiqué avec une humaine pendant ses périodes. Chaque serviette était accompagnée de la facture de l'établissement et d'un hologramme de la femme en question, nue, le visage masqué. Des associations ont demandé la fermeture de la galerie où se tenait l'exposition, dont les vitres ont été fracassées. Les médias du quatrième niveau se sont intéressés à l'affaire et, bien vite, il y a eu débat. Les religieux, les politiciens, les intellos et les féministes se sont écharpés. Les uns contre les autres et parfois entre personnes du même camp. J'ai été contacté par des directeurs de chaînes d'*hôtelmatics* qui regrettaient que leur établissement soit nommé et d'autres qui me proposaient de venir pratiquer chez eux gratuitement. Seuls les *ménophiles*, dont j'ignorais jusque-là l'existence, se sont déclarés unanimement enthousiasmés. Tout cela a contribué à faire de cette exposition un grand succès. La plupart de mes œuvres ont été vendues en moins de deux mois et ma cote sur le marché s'est envolée.

Il y a trois ans, quand j'ai conçu « *Men's true* » pour une fondation

d'art contemporain du septième niveau, j'ai décidé d'aller plus loin pour maintenir l'attention et la tension autour de mon travail. Plus de serviettes d'hôtelmatics aux taches aléatoires : place aux draps découpés sur lesquels se dessinaient des empreintes de mon sexe ensanglanté par les règles de mes partenaires. Pour faire bonne mesure, des serviettes et tampons usagés, des culottes et jarretelles tachées, des robes et pantalons souillés étaient exposés sur des socles d'un blanc immaculé. Le scandale a été moindre – le public se lasse vite et les critiques d'art encore plus rapidement. Mais les affaires ont encore une fois bien marché, pour une raison extérieure à mon travail : un *biodroïde* gravement endommagé a été retrouvé à quelques rues de l'exposition, couvert de vrai sang menstruel. Le corps me ressemblait terriblement. La police du niveau m'a longuement interrogé pour comprendre si j'étais la cible potentielle d'un individu ou d'une organisation criminelle, ou si j'étais moi-même à l'origine de cette mascarade.

J'ai dû expliquer aux enquêteurs la genèse de mon concept.

Lorsque j'étais étudiant aux Beaux-arts du troisième niveau, je cherchais en vain une voie artistique. J'avais essayé sans succès la programmation aléatoire d'effets électro-acoustiques et la calligraphie pilotée par ondes cérébrales. Ma copine de l'époque, Carmen, s'intéressait à la sculpture sur protobéton et aux pseudo interview-trottoirs en vidéo *tridim*. Nous avons pris une colocation dès la deuxième année, autant pour mieux profiter l'un de l'autre que pour disposer d'une plus grande surface de travail. Un jour, alors que nous faisions l'amour, je me suis rendu compte en plein cunnilingus qu'elle avait ses règles. Pour moi, c'était l'horreur : cette expulsion malsaine de résidus inutilisés me dégoûtait et nous avons convenu de ne pas faire l'amour dans ces moments. Je me suis précipité à la salle de bain, j'ai pris une longue douche ultrasonique et me suis lavé les dents dix fois. Quelques jours après j'ai quitté Carmen et me suis installé dans un autre appartement. Je suis resté de longs mois sans avoir la moindre relation sexuelle. J'avais des nausées rien que d'y penser.

Après quelques aventures sans lendemain, je me suis installé avec une femme du niveau supérieur qui avait apprécié certaines de mes créations. J'étais très amoureux, cela lui a permis de

m'amener sur des territoires où je ne m'aventurais jamais. En ce qui concerne le sexe, elle m'a expliqué que faire l'amour après deux ou trois jours de saignements lui procurait d'intenses sensations, tout en diminuant la durée et les douleurs des règles. Pour calmer mes réticences, nous avons commencé sous la douche. La voir jouir aussi vite et aussi fort m'a libéré et, bientôt, j'ai accepté de pratiquer, même en dehors de la salle de bain. Nous prenions quand même nos précautions pour ne pas tout salir. Une grande serviette que nous nettoiyions à chaque fois était réservée à ça, c'était notre « scène de *sexcrime* ». En quelques mois je suis passé du dégoût à la curiosité. Au fil de mes expériences sexuelles et des femmes qui ont croisé ma vie, cette curiosité a tourné à l'attirance et, pour finir, à l'obsession.

Au point de devenir mon concept artistique.

L'enquête de police n'a rien donné. Le *biodroïde* provenait d'un stock de pièces rebutées. Son visage avait été imprimé en 3D d'après des hologrammes, faciles à trouver sur les réseaux du fait de ma notoriété. L'ADN du sang menstruel répandu sur le robot n'était pas connu des fichiers de police. Sous la pression de mon assurance, et comme j'étais devenu un artiste rentable – *bankable* aurait dit ma grand-mère – j'ai dû me faire accompagner d'un droïde de sécurité pendant quelques mois. Il n'y a pas eu d'autres faits et j'ai repris peu à peu une vie ordinaire.

Ma nouvelle exposition, « Qu'un sang impur... », marche du tonnerre. Dans la continuité des deux précédentes, je suis allé plus loin pour répondre aux attentes supposées des critiques et des collectionneurs. Bien sûr, je produis toujours des tableaux avec des serviettes et des morceaux de draps : c'est ce qui se vend le mieux. J'ai enrichi et complexifié mes installations en ajoutant des *tridims* d'écoulements sanguins, sur des cuisses nues ou à travers des vêtements et sous-vêtements blancs. Et, comme j'en ai les moyens, j'ai fait construire les fameuses bulles *odoRagna®*, dans lesquelles le visiteur peut faire varier le type et la marque du tampon, de la coupe menstruelle ou de la serviette, ainsi que sa durée d'exposition au sang, pour obtenir des fragrances différentes.

J'ai déjà été contacté par des fabricants de produits d'hygiène : ceux qui regrettent que leur marque soit mentionnée et ceux qui sont désolés qu'elle ne le soit pas.

Il y a deux jours, une capote pleine de sang frais a été retrouvée sur le plancher de l'une des bulles odoRagna®. Le sang correspond à celui d'un homme qui me ressemble et dont la disparition a été constatée depuis. D'où ce nouvel interrogatoire qui n'a rien donné. Je n'en sais pas plus que la dernière fois sur une personne qui pourrait m'en vouloir au point de tuer des individus qui me ressemblent.

Du commissariat, je me rends directement au service-hôtel. Quand j'entre dans ma suite, j'ai à peine le temps de faire un pas qu'une giclée de gaz lacrymogène m'aveugle et me fait tomber à genoux.

— Bonsoir, Vlad, fait une voix féminine étouffée par un mouchoir ou un masque.

— Qui êtes-vous ? articulé-je tout en pleurant et toussant, à quatre pattes sur la moquette.

— C'est moi, Carmen. J'ai enfin trouvé la force de m'attaquer à toi plutôt qu'à des simulacres.

— Carmen ? Que me veux-tu ? De l'argent ? Je peux t'en prêter, dis-je en essayant de me redresser. Elle m'envoie une nouvelle giclée de gaz. Je m'effondre, en larmes, le nez dans la toison d'acrylique.

— Tais-toi, espèce de sangsue, réplique-t-elle. Sais-tu la vie que j'ai menée après ton départ précipité, il y a dix ans ? Ça a été horrible. J'ai été tellement humiliée que je me suis sentie sale, très sale. Impure.

Un silence se fait, je crois entendre des sanglots. Je reprends espoir : peut-être va-t-elle s'effondrer et s'en aller ? Elle renifle et reprend la parole.

— J'ai perdu l'appétit, je suis devenue anorexique. Je n'avais plus de règles. Jusqu'au jour où j'ai de nouveau entendu parler de toi, pour apprendre que tu raffolais des ragnagnas ! J'en suis devenue folle. J'ai essayé d'exorciser ma haine avec des épaves de *biodroïdes* ou des cadavres fauchés à l'université de médecine... mais c'est toi qu'il me faut. J'ai besoin de jouir dans ton sang.

Je sens un tampon de chloroforme se plaquer sur mon visage et sombre aussitôt.

C'est une douleur intense au bas-ventre qui me réveille, des heures plus tard. Il fait déjà jour. J'ai les pieds et les mains liés aux quatre coins du lit. Impossible de tâter mon pubis endolori. Mon pantalon, imbibé de sang à l'entrejambe, est posé en évidence sur un dossier de chaise, comme une toile sur son chevalet. Tournant la tête, je vois, sur mon oreiller, un papier autocollant où sont griffonnés quelques mots.

« Ta marque d'infamie ne souillera plus ma vie : c'est un sang glorieux qui abreuve désormais mon sillon.

PS : Tu trouveras dans le réfrigérateur de quoi faire la pièce maîtresse de ta prochaine exposition. »

UNE ANNÉE SCOLAIRE

Christophe Le Borgne

4 septembre 2018

Le teint hâlé par mes deux semaines en Grèce avec mes parents, je commençai ma journée de rentrée en me matant dans le miroir. Hormis mon bronzage éphémère, moi, Sophie Garancières, n'avais guère changé en un été.

J'étais toujours aussi moche, aussi ridiculement petite, aussi perdue dans mes bourrelets. Bien cachée derrière mes lunettes, bien cachée derrière ma timidité, bien cachée derrière mes (très) bonnes notes.

Après deux heures à changer et rechanger de fringues pour me retrouver comme d'hab' en jean, baskets et sweat à capuche, j'avalai rapidement mon p'tit déj' et fis un dernier câlin à ma maman qui me lança : « Passe une bonne rentrée, ma p'tite blonde » pendant que j'enfourchais mon vélo.

Je quittai notre maison du 6 rue de la Cotinière pour parcourir les cinq kilomètres menant à mon lycée, Jeanne d'Arc de Saint-Pierre sur Oléron.

Les 4x4 des vacanciers estivaux retournaient sur le continent tandis que les retraités venaient profiter des derniers rayons de soleil en investissant leurs résidences secondaires.

Contrairement à la plupart des personnes de passage ici, j'étais collée à l'île d'Oléron 365 jours sur 365. C'est super pour y passer un été mais toute l'année... C'est autre chose !

Fraîchement arrivée au bahut, je garai mon vélo et observai la foule agglutinée des terminales en train de scruter les nouveaux, de tirer sur leurs cigarettes et de frimer sur leurs « dépuclages » de l'été.

Je passais toujours inaperçue au milieu des surfeurs bronzés et des salopes dégoulinantes de maquillage.

Je rentrai dans le hall du lycée pour y retrouver ma seule véritable amie : Liliana. Nous étions toutes les deux considérées comme des excentriques.

Dans un lycée, il n'en faut pas beaucoup pour être excentrique.

Nous aimions lire, écoutions autre chose que du rap et ne passions pas nos soirées sur Snapchat.

Et nous n'étions pas à l'aise avec nos corps. Quelques kilos en trop, des vêtements larges, quelques boutons d'acné et le tour était joué : nous étions EXCENTRIQUES.

Petite brune affublée d'un appareil dentaire monstrueux, Liliana s'était rapprochée de moi autant par affinité que par instinct de survie.

Désormais en Terminale L, nous étions dans une classe exclusivement féminine. 17 filles : 15 pétasses, Liliana et moi.

Toujours pas une once de testostérone masculine à injecter dans le poulailler.

Notre professeur principal aux cheveux poivre-sel et aux chemises flashy, Monsieur Adam, nous annonça d'emblée la couleur :

« Cette année de Terminale est très importante car elle débouchera sur le Bac qui conditionnera votre avenir. Inutile de vous rappeler que notre établissement a obtenu 100 % de réussite l'an passé. Donc, le mot d'ordre sera : travail, travail et travail ! ».

Comme la Grèce me parut à des années-lumière ! L'année promettait d'être longue, très longue...

6 septembre 2018

« Le désir est une prise de conscience de l'attirance vers un objet réel ou imaginaire. Vous me direz : quel est le but du désir ? Alors, selon Spinoza, c'est... ».

Monsieur Adam interrompit son cours magistral où il faisait les questions et les réponses pendant que nous tentions désespérément de tout noter. Un « toc, toc » nous offrit un répit salutaire.

La nouvelle surveillante Mlle Gau entra timidement dans la salle. Monsieur Adam prit les devants :

« Bonjour. Ah ! Oui, on m'avait prévenu. Mesdemoiselles, vous allez avoir un nouveau camarade de classe. Entre. Elles ne sont pas méchantes. Enfin pas toutes. »

Excités, tous les regards de la classe convergèrent vers la porte d'entrée. Dans l'expression « un nouveau camarade de classe », le mot « un » avait retenu toutes les attentions.

Le jeune mâle fit son apparition dans la fosse aux lionnes. Monsieur Adam introduisit le nouvel arrivant :

« Mesdemoiselles, je vous présente Tristan Desrosières qui nous fait le plaisir d'intégrer la TL en provenance de la Martinique. Faites-lui bon accueil et facili... ».

Je n'écoutais plus le prof. Je n'avais d'yeux que pour lui. À l'instar des 34 autres globes oculaires de la classe.

Toutes les autres élèves laissaient transparaître les regards énamourés, les clins d'œil complices aux copines et les petits sourires libidineux.

Il faut dire que le fameux Tristan était grand, musculeux, plutôt élégant dans sa petite veste en velours et carrément sexy dans son jean cintré.

Sa peau chocolat paraissait si douce et contrastait merveilleusement avec la blancheur de sa dentition. Bref, tout semblait harmonieux en ce nouveau fantasme sexuel des Terminales L.

Le hasard voulut que la seule place disponible dans la classe soit la table individuelle juste devant moi. Jamais autant de regards n'avaient été dirigés vers ma zone. Visiblement à l'aise, il s'installa avec un sourire furtif à mon endroit.

J'étais aux anges et connaissais déjà mon motif de fantasme en me doigtant ce soir.

7 septembre 2018

Les premières gouttes de pluie se mirent à tomber terminant définitivement l'été. J'embrassai ma maman pour me jeter dans la gueule d'une nouvelle journée de cours. Je commençai à enfourcher mon vélo quand...

Il était là. Tristan. Je crus à un mirage mais non, c'était bien lui.

Je pris cette rencontre inattendue pour un signe du destin et tentai un début de conversation :

— Salut!

— Salut ! On se connaît ?

Putain, l'enfoiré. Malgré mon envie de chialer, je bafouillai une réponse :

— Euh ! En fait, je...

— Je plaisante. Je sais, on est dans la même classe.

— Ça va, tu m'as quand même remarquée.

— T'inquiète. Moi, c'est plus facile de me remarquer. Je suis le seul mec et le seul black. Toi, c'est comment ?

— Sophie.

— Cool. On est voisin du coup. Bon, on se retrouve en classe. À plus.

Je lui souris bêtement pendant qu'il démarrait son scooter avec la galanterie de me laisser seule sous la flotte à vélo.

Mais Tristan était mon voisin du 7 rue de la Cotinière ! Tristan avait dû emménager pendant mon séjour en Grèce. Le beau gosse n'était donc qu'à deux pas !

25 septembre 2018

En ce beau mardi ensoleillé, tout Jeanne d'Arc se retrouva pour la traditionnelle journée d'intégration sur la plage de Soubregeon. Comme un poisson parmi les requins, Tristan semblait déjà très à l'aise. Inscrit à l'association sportive, il s'était déjà fait pas mal de potes parmi les terminales.

C'est ce jour-là que je confiai mon attirance à Liliana qui prit soin de m'apporter tout son soutien :

« Mais t'es sérieuse là ?! Mais t'as aucune chance. Toutes les meufs veulent se faire fourrer par le black bien monté de Jeanne d'Arc. Laisse tomber. »

Le peu de confiance en moi fondit au soleil.

Étais-je seulement moi aussi uniquement attirée par son physique et l'attrait de la nouveauté ou étais-je réellement amoureuse ? Après tout, je le connaissais toujours aussi peu malgré notre voisinage.

Monsieur Adam interrompit ma réflexion pour annoncer les groupes. Peu à notre avantage en maillot de bain, Liliana et moi avions choisi le catamaran pour rester en combinaison.

Deux filles de Terminale S et Tristan firent également ce choix.

Tristan se rapprocha et m'interpella :

« Alors, voisine ; on est encore côte à côte dans le bateau ! » Me lança-t-il devant les regards surpris de l'assistance.

Comme j'étais inscrite en école de voile, Monsieur Adam me nomma Capitaine et je pus montrer les rudiments de la maîtrise du catamaran à Tristan.

Je me sentais en confiance avec lui. Nos mains se chevauchèrent sur la barre et nous nous allongeâmes ensemble sous la grande voile lorsqu'il fallut changer de côté.

Après cette petite balade sur l'Atlantique, nos regards en biais sur la plage devenaient plus longs, plus francs. Liliana finit par le remarquer :

— C'était quoi, ça ? On aurait dit que vous étiez ensemble. Je ne savais même pas que c'était ton voisin. Si ça continue comme ça, tu vas être l'invitée surprise du pari !

— Comment ça ? Quel pari ?

Liliana m'expliqua que les filles de Terminale avaient créé un groupe privé sur Snapchat intitulé : *Pari : qui se fait démonter en premier par le blackos* ? Je regardai Tristan souriant au barbecue organisé sur la plage au milieu de tous ces hypocrites le considérant comme une bête de foire. Jeanne d'Arc était vraiment une communauté insulaire de merde cultivant l'autarcie où on vous laisse croire à une appartenance sans jamais vous l'accorder.

Sans rien laisser transparaître à Liliana, je décidai de tout dire à Tristan le soir même.

Quittant plus tôt la journée d'intégration, je guettai derrière la fenêtre de ma chambre le retour en scooter de Tristan. Je me précipitai dehors à son arrivée.

Après avoir retiré son casque, il me lança d'un ton inquiet :

— Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi t'es partie plus tôt ?

Je sortis mon téléphone de ma poche et lui montrai les captures d'écran du compte Snap.

Tout d'abord médusé, il laissa rapidement échapper sa colère :

— Je suis le *blackos* ! Tout le monde a bien l'air de me prendre pour un con. Je vais leur montrer. Je vais tous les défon...

— Mais non ! Tu ne dois pas montrer que tu sais. En ne faisant rien, il n'y aura pas de pari. Si tu repousses leurs avances...

— Et, toi, tu en fais partie ?

— Je serais là devant toi si... ?

— Excuse-moi. J'veis m'rentre. Au moins, je sais que je peux compter sur toi.

Il me fit un clin d'œil et rentra chez lui. Je semblais ainsi être

définitivement dans le « bon camp » pour lui.

18 octobre 2018

« Boissau 11,5 ; Valé 12 ; Garancières 14,5 ; et toutes mes félicitations pour ce devoir de grande qualité à notre cher Tristan avec une note de 17. Encore bravo. »

Toute la classe de Terminale L applaudit Tristan. Meilleur élève pour le premier devoir important de l'année en Philo, les regards sur lui commencèrent à changer du tout au tout. Dans un climat aussi concurrentiel que Jeanne d'Arc, cette note ne passa pas inaperçue.

Pour la première fois, celui qu'on surnommait discrètement « le blackos » n'était pas qu'un monstre de muscles complètement écervelé à la King Kong ou le fantasme sexuel d'une énorme queue digne de Rocco Siffredi. Tristan devenait aussi un potentiel rival capable de réfléchir, de dissenter, d'argumenter. Tout simplement heureux de montrer enfin une autre facette de lui, Tristan me sourit paisiblement.

Monsieur Adam reprit la parole :

« Vous allez avoir les vacances de la Toussaint pour réaliser un exposé sur les philosophes allemands. Les exposés se feront par groupes de deux. Comme l'an passé en initiation-philo, je veux que les binômes soient formés pas seulement à partir de vos affinités, mais aussi et surtout en fonction de votre proximité géographique sur l'île. Par exemple, Liliana et Marine sont les deux seules de Saint-Trojan ; Tristan et Sophie pour la Cotinière... ».

C'est ainsi que Monsieur Adam me désigna Tristan en tant que partenaire. Visiblement ravi, celui-ci m'expliqua, à la sortie du cours, qu'il ne se voyait pas faire l'exposé avec une autre. Depuis l'épisode du pari, je semblais être la seule personne à qui il pouvait encore accorder sa confiance. Nous nous donnâmes rendez-vous pour aller étudier à la bibliothèque municipale.

2 novembre 2018

14h.

Comme convenu, je sonnai à la porte des Desrosières sous la pluie automnale d'Oléron. Après avoir effectué nos recherches personnelles sur Leibnitz, il était temps de les mettre en commun.

La porte s'ouvrit et je découvris la mère de Tristan. Une femme grande, longiligne et élégante de quarante ans avec ses cheveux bouclés dominant son chemisier blanc, son jean moulant et ses bottines grises à talons. Un vrai canon, sa maman ! On aurait dit un sosie du vieux mannequin Naomi Campbell.

Comme le font toutes les mamans, elle me toisa de la tête aux pieds (Ouf ! J'avais fait un effort en mettant un jean et de jolies ballerines !) et me salua avec un timide sourire :

— Bonjour. C'est Sophie, c'est ça ?

— Oui, Madame.

— Très bien. Tristan va arriver. Bon après-midi.

Visiblement pressée, elle repartit en refermant la porte sans la claquer.

C'est alors que le beau gosse ouvrit, me fit la bise (juste le temps de sentir qu'il avait mis du parfum !) et me donna un second casque.

Je découvris enfin les joies de son scooter...

Installée à l'arrière, Tristan me demanda de bien me serrer contre lui. Il ne fallait pas me le dire deux fois ! J'écartai les bras pour les enrouler autour de lui, mais mes mains maladroites glissèrent vers son entrejambe. Très gênée, je les remontai sur ses abdos. Il fit mine de ne pas avoir senti et la balade commença. Ces dix minutes en corps contre corps furent dix minutes de bonheur.

Arrivés à la bibliothèque, nous commençâmes nos ultimes recherches sur Leibnitz. Je ne pus m'empêcher d'évoquer avec Tristan sa maman en insistant d'abord sur sa grande beauté. Il me confia alors les raisons de leur installation en France : un père

violent, une procédure de divorce houleuse, une fuite nécessaire, une mutation en métropole...

Il s'excusa pour sa mère devenue froide et surtout très méfiante en raison de nombreuses menaces qui continuaient de traverser l'Atlantique. Je lui répondis que je comprenais son attitude. Une si belle femme ! Enfin, je ne voulais pas dire que seules les mochetés devaient se faire tabasser bien sûr !

Nous poursuivîmes notre après-midi au bar la Cannelle. Nous causions de philosophie allemande mais aussi de musique, de ciné, de Netflix... C'était, mine de rien, le premier rencard d'une vie sentimentale uniquement imaginée jusque là. Et ce fut délicieux. Je tombais amoureuse du tout : l'enveloppe charnelle à faire mouiller une morte mais aussi le reste. Je sentis que nos regards se faisaient plus longs, plus insistants et que ma timidité naturelle passait aux oubliettes.

Après un trajet retour sans encombre, nous nous retrouvâmes entre nos deux maisons, conscients d'être à un carrefour de notre relation. Tout à coup très gênés, nous étions coincés entre silences embarrassés et échanges de banalités. Sans vouloir se dire au revoir.

Jusqu'à...

Jusqu'à ce que ses lèvres langoureuses furent collées aux miennes, que sa langue s'enroula pour se coller à la mienne, que ses mains furent collées à mes fesses...

Le temps se figea. Nous ne voulions pas nous quitter, mais l'averse légère devenue pluie battante en décida autrement.

Était-ce une putain de rêverie ? Lorsque je refermai la porte de ma chambre, je m'allongeai sur mon lit. Je venais de vivre le plus bel après-midi de ma vie. Que je pouvais désormais couronner en beauté par une bonne masturbation.

15 décembre 2018

Depuis ce premier échange salivaire, tout s'enchaîna très vite avec Tristan. Notre union devint officielle en peu de temps : nous étions en couple sur Facebook, sur Insta, sur Snap. Nous obtînmes la meilleure note des exposés sous les regards jaloux de la classe et en particulier de Liliana avec qui la distance s'accroissait de jour en jour.

Nous passâmes tout notre temps ensemble sur la plage, sur Whatsapp, à la bibliothèque, au restaurant...

Nous passâmes tout notre temps dans notre bulle d'amour à nous rouler des pelles, à nous enlacer l'un à l'autre, à passer nos mains dans nos jeans...

Tout allait très vite pour mon plus grand plaisir et je faisais clairement comprendre à ce grand nigaud que j'étais plus que prête.

En ce samedi 15 décembre, jour de mon dix-septième anniversaire, j'osai ainsi espérer que ma perte de virginité était au programme des festivités.

Profitant de l'absence de sa mère, Tristan m'invita enfin chez lui.

Maquillée, parfumée (choses que je ne faisais jamais), parée d'un ensemble de lingerie noir en dentelle (avec des vêtements au-dessus) ; je sonnai à 14h au 7 rue de la Cotinière.

Sapé en chemise blanche et jean noir, Tristan m'accueillit avec un grand sourire. J'entrai dans sa baraque dont on ne pouvait pas voir grand-chose de ma chambre : cela m'avait évité de longues soirées d'espionnage à la *Fenêtre sur cour*.

J'écarquillai les yeux face à un immense salon aux teintes gris et blanc. Mon homme me parut assez hésitant. Je n'avais jamais évoqué le sujet avec lui, mais il semblait bien qu'il y avait aussi un air de première fois pour lui.

Il bafouilla en me proposant à boire, me sortit des banalités comme le cahier d'Anglais laissé chez moi que je pouvais garder ou le chéquier qu'il tenait absolument à me rendre en me montrant bien qu'il n'avait pris qu'un chèque pour m'inscrire à l'Association

sportive avec lui. Il insista pour me faire un jus d'orange pressé (après m'avoir demandé au préalable de couper les oranges ; ah les mecs !)

Après m'avoir servi, nous allâmes sur le canapé gris du salon. Il sortit du tiroir de la table basse un petit coffret rectangulaire en velours rouge.

« Joyeux anniversaire ! » Me lança-t-il d'un ton enjoué.

Je l'embrassai pour le remercier. J'ouvris le coffret et découvris un magnifique collier dont Tristan me fit la présentation comme un vendeur en joaillerie :

- C'est un collier en or 24 carats avec une émeraude au centre.
- Mais ça t'a coûté un bras !
- Ne t'inquiète pas ! Seul notre amour a de la valeur ! Hmmm !

Il me fit essayer le collier devant le miroir tout en me pelotant les seins.

Je me sentais belle à travers son regard. Je sentais qu'il avait envie de me baiser.

Nous nous embrassâmes fougueusement pendant que nous retirions tant bien que mal nos fringues. Tous deux en sous-vêtements, il découvrit mon ensemble en dentelle et je découvris son boxer blanc déformé par son sexe grandissant progressivement comme le nez de Pinocchio.

Folle de désir, il était temps pour moi de passer à l'action. Je l'assis, retirai son boxer et me rappelai des règles essentielles vues des dizaines de fois sur des tutos Youtube intitulés : « Comment réussir une fellation ? ». Sans oublier les entraînements pratiques sur des bananes. Bien mouiller le sexe, donner des coups de langue, ne pas aspirer, changer de rythme, le regarder autant que possible et SURTOUT PAS LES DENTS.

Mes quelques regards lubriques lancés dans sa direction me rassurèrent sur ma compréhension de la leçon en observant son visage satisfait. Pendant ma fellation, il se montra à son tour entreprenant en me délestant de mes derniers vêtements. Toute nue, à quatre pattes sur la moquette grise de son salon, il se mit

à me doigter avec conviction. Je gémissais et pensai alors qu'on se dirigerait vers un 69, ayant fortement envie de me faire lécher. Mais Monsieur désirait davantage tremper son gros (il était gros comme prévu) biscuit.

Bien préparé, il sortit un préservatif de la poche arrière de son jean. Toujours aussi stressé, il se trompa sur le côté du préservatif et eut un mal fou à l'enfiler.

Je pris un coussin, m'allongeai sur le canapé prête à accueillir la missionnaire. Il se jeta sur moi de tout son poids comme un sac de patates et laissa place au moment gênant du : « Attends ! C'est là ! C'est bon ? Tu le sens ? ».

Après quelques tentatives avortées, je sentis mon homme en moi. Je pouvais enfin me laisser à lui. M'abandonner. Ses coups étaient désordonnés, quelquefois laborieux mais c'était si bon. Je ne ressentis pas de douleur et pensai désormais à tenter ma première levrette quand...

Je me rendis définitivement compte que Tristan était bel et bien puceau. Il avait déjà joui !

Le pauvre se confondit en plates excuses et sortit abruptement de moi. Je tentai de dissimuler au mieux ma déception.

Il partit se nettoyer à la salle de bains de l'étage. Il me laissa là comme une merde sur le canapé. Je me rhabillai et filai dès que possible aux toilettes pour finir le travail en me masturbant sauvagement. Je n'en voulais pas à Tristan, mais j'imaginais une tout autre première fois.

Je le rassurai encore avant que sa mère ne débarque.

Il me sourit sans paraître finalement plus touché que ça. Plutôt satisfait de lui. Ah ! Les mecs !

16 décembre 2018

En plein rêve probablement érotique, ma mère m'interrompt en me secouant violemment. Deux gendarmes entrèrent dans ma

chambre pour fouiller partout.

Je regardai par la fenêtre et distinguai un concert son et lumière de voitures banalisées : pompiers, gendarmes, police... Je n'osai demander s'il s'agissait de Tristan.

Les gendarmes me firent comprendre que je devais les suivre en vitesse. Je m'exécutai fébrilement en enfilant un jogging.

Je descendis les marches escortée par les mêmes gendarmes et découvris le salon dévasté par huit policiers en mode perquisition. Putain ! Tous les flics d'Oléron s'étaient donnés rendez-vous chez moi !

Je sortis et montai à l'arrière du véhicule de flic comme une criminelle.

Je vis alors deux ambulanciers sortant du 7, rue de la Cotinière qui transportaient un brancard laissant deviner une silhouette mortifère bien emmitouflée dans un sac à cadavre noir.

Je ne pus m'empêcher de crier tandis que le véhicule démarrait :
« Tristan ! »

Un gendarme eut la bonté de me répondre :

— Ce n'est pas Tristan, mademoiselle Garancières.

Si ce n'était pas lui, ce ne pouvait être que sa mère. C'était triste pour elle, mais je préférais.

Arrivée au commissariat, je fus installée dans une salle d'interrogatoire digne du FBI. L'inspecteur Jean ressemblant à l'acteur Alfred Molina entra et m'exposa enfin les faits :

— Bonjour Sophie, le réveil a dû être brutal. Je vais vous expliquer. Je vous préviens : ça va pas vous faire plaisir. La mère de Tristan a été tuée cette nuit de nombreux coups de couteau et Tristan est introuvable. Sauf qu'il ne s'appelle pas Tristan. Tristan est en réalité Msani Dlamini et sa maman se prénomme Sikha. Ils sont originaires d'une monarchie africaine, le Swaziland, et sont réfugiés politiques en France. La mère était l'une des femmes du roi Sobhuza II et était devenue opposante politique à son mari,

bien que Msani semblait désigné pour être le futur héritier du royaume. Selon nos informations, Msani était plutôt réticent à venir se réfugier en France. Il a eu pourtant une éducation royale lui assurant de connaître notre langue. Sa mère était régulièrement menacée. On craint que ces menaces aient été mises à exécution.

— Vous pensez que Tristan, euh *Mchaipasquoi* a aussi été... Tuer sa mère pour...

— Nous sommes surtout là pour clarifier votre rôle...

— Mon rôle... Mais je n'ai aucun rôle !

— Nous nous en doutons, mademoiselle. De façon assez grossière, Msani semble avoir voulu vous faire porter le chapeau. Nous avons retrouvé chez vous un cahier de cours contenant des photos de sa maman et des articles sur le Swaziland...

— Mais c'était son cahier...

— Nous avons une trace d'un virement bancaire de 50 000 euros sur votre compte.

— Il avait mon chéquier...

— Sans oublier ce collier que vous portez qui appartenait à sa mère.

— L'enfoiré ! C'était son cadeau d'anniversaire !

— Et il y a vos empreintes notamment sur le couteau qui serait l'arme du crime.

— Il... Il m'avait demandé de couper des oranges pour...

Je me mis à chialer, mais l'inspecteur prit soin de me rassurer :

« Ne vous inquiétez pas, nous avons mis la main sur une preuve infaillible de votre innocence et de sa culpabilité. Un message envoyé par Msani à son père qui a été intercepté par nos services de renseignement : *Papa, c'est fait. Je reviens.* C'est sûr que sans ce message, on aurait pu vous soupçonner plus fortement. À l'heure qu'il est, Msani a certainement quitté le territoire pour rentrer au pays. »

La police me relâcha en me demandant de rester à sa disposition.

De retour à la maison, je demeurais prostré dans ma chambre

tout à fait consciente d'avoir été utilisée par un salaud de tueur matricide. Mais je me décidai :

« Demain, je vais à l'école ! »

17 décembre 2018

Dans un lycée, surtout sur une île comme Oléron, les nouvelles circulent plus vite qu'à la vitesse de la lumière.

Je m'en rendis compte, en arrivant au bahut, à travers les regards scrutateurs, les sourires gênés ou empreints de pitié.

Je ne passais plus inaperçue. Je n'étais plus invisible.

En classe, l'ambiance était pesante, entre messes basses, lourds silences et petits regards en coin. Profitant de l'énième retard matinal du prof d'Anglais, je pris mon courage à deux mains et m'avançai sur l'estrade.

J'eus de suite le silence et me lançai :

« Je sais ce que vous pensez toutes. C'est pas grave : je n'ai que six mois à passer ici et après, je ne verrai plus vos sales gueules. Vous voulez savoir la vérité ? Oui, j'me suis faite utiliser, bien entuber même, mais au moins, j'me suis faite dépuceler et par un beau mec. Je suis devenue une femme. Une femme en restant moi-même. Sans faire la pute. Oui, j'parle de vous les pucelles. Au moins, j'garderai un bon souvenir de ma première fois. La vérité ? Vous auriez trop aimé être à ma place. Donc, vous pouvez continuer à parler. J'vous emmerde. Est-ce que ça valait le coup avec le recul ? Ouais carrément, même pour une seule nuit ! »

Je repartis à ma place, juste avant que le prof n'entre. Toutes les élèves se levèrent en fantasmant sur ma fameuse nuit. Une nuit enjolivée certes, mais où je me suis vraiment sentie femme pour la première fois. Et ça, ça n'a pas de prix.

LES AUTEURS :

Alexandra Estiot

Aucun signe distinctif selon les autorités alors même qu'elle sait lire en évitant les déjections canines depuis l'âge de 8 ans, qu'elle se prend pour Emma Bovary depuis l'âge de 16 ans et qu'à 48 ans elle n'a toujours pas arrêté de fumer. La subversion la tente mais elle a vraiment très peur de se faire mal ; elle a donc renoncé à la révolution pour l'écriture.

François Huet

François Huet, alias RongeMaille a été un peu projectionniste, pas mal libraire aussi. Il gratte parfois dans un blog (c'est un dingue de cinoche), s'est amusé un temps à faire des blagues à la radio (*Mort aux rats* et *Piou Piou*, quelque part sur la bande FM de Montpellier), et rêve de ressembler un jour au mix idéal de James Ellroy, Anton Tchekhov, Jules Renard, John Fante et Gustave Flaubert. Et de Larry Brown pendant qu'on y est.

Gilles Ascaso

Né près des montagnes, il vit aujourd'hui près de l'océan. Il aime les villas balnéaires, de tous les styles et de toutes les époques. Un premier recueil de nouvelles, *Violences brèves*, a été publié chez Lunatique, et quelques-uns de ses tableaux dans le numéro 10 de la revue *Le cafard hérétique*.

Pascal Virlogeux

Dessinateur, chansonnier, chanteur au sein du groupe The Kokomo's ou en solo sous le nom d'Elvis Leaderprice, diseur de bonne aventure, Pascal Virlogeux dessine, chante et prédit les évènements extra-conjugaux depuis qu'il a l'âge de raison.
<https://archidu.blogspot.com/>

Henri Ansbert

Henri Ansbert est né en 65, a croisé les livres de Bukowski et Fante au milieu des *eighties*, a essayé d'écrire à l'époque, a vécu en Afrique de l'Est, a fait du surf avant de s'exploser les genoux, a produit et réalisé des émissions de radio, a milité ici et là, et a enseigné à de nombreux gamins et adultes. Bien des années plus tard, il continue à enseigner, a repris l'écriture, s'est mis à la *surf guitar* sous le pseudo de Professor LongBoard et s'est décidé à enfin envoyer ses textes aux revues les plus décalées.
<https://zoneintervention.wordpress.com>

Jean-Pierre Védrines

Jean-Pierre Védrines est né le 28 janvier 1942 à Lunel (Hérault) où il habite. Poète et romancier, il a fondé la revue *La main millénaire* en 2011. Par ailleurs, en quête de « personnages vivant à l'air libre », il construit patiemment dans les dédales de son atelier un univers secret – objet de ses rêves – fait d'encre, de collages, d'assemblages de divers matériaux trouvés au hasard de ses promenades.
jean.pierre.vedrines@cegetel.net

Jean Azarel

Jean Azarel, né en 1954 « dans l'octobre blond du Saint Laurent » (Montréal / Canada), vit dans le Gard, près d'Uzès. Fabriquant d'œuvres éclectiques (une quinzaine d'ouvrages oubliés) où se côtoient humour acide, témoignages de vie, rock and roll attitude, il puise son inspiration dans la comédie du quotidien, la baie d'Audierne et les pentes granitiques du Mont Lozère. Depuis 2016, il se produit avec Hérold Yvard (guitare, instruments virtuels) qui compose la mise en paysage sonore de la plupart de ses textes.
<https://www.facebook.com/Jean-Azarel-2130694063828215/>

Livia Léri

Livia Léri a emporté sa plume dans quelques bouts du monde, l'a promenée sur les chemins de la poésie, puis sur les sentiers escarpés de la nouvelle. Elle aime les textes d'atmosphère où l'on entend le vent souffler, les souvenirs éclore, les mots bruire imperceptiblement. A d'autres moments, elle s'amuse à donner corps et vie à des personnages aux caractères bien trempés, au verbe impertinent. Ses textes paraissent dans diverses revues et dans des recueils collectifs.

<https://livialeri.wixsite.com/website>

Tampa Simoni

Ce n'est pas son vrai nom, c'est celui de la femme dont elle est amoureuse et qu'elle rêve d'incarner. Celle qui garde rancune à ses ennemis et qui affectionne les vengeance dévorantes. A travers des textes courts à fins tragiques, elle signe un pacte avec le passé qui ne passe pas. Tampa Simoni, un bien joli nom... ça sonne sensualité, ça sonne bile noire, ça sonne « guérillère », ça sonne bien.

L'amour passe, paraît-il, mais la vengeance ! Ah ! Le temps la rend plus belle et plus terrible ! Pamphile Lemay

Olivier Valbreye

Né dans la région toulousaine, Olivier Valbreye se lance dans l'écriture au sortir du lycée et se fait publier une première fois dans un recueil collectif. Il met en pause l'écriture pour se consacrer à ses études (un master de Lettres Modernes), avant de s'y consacrer pleinement. Depuis il enchaîne les jobs alimentaires et écrit ; il a publié à ce jour plusieurs nouvelles ainsi que de la poésie (chez Hors-Limite, Otherlands, *Points/Contre-points*, *Le Soc...*).

Stan Cuesta

Stan Cuesta a eu plusieurs vies. Il a été chanteur, musicien, journaliste musical, auteur et traducteur de nombreux livres sur le rock, la chanson, la contre-culture. Et plein d'autres choses. Ses nouvelles perturbent certaines revues qui lui reprochent d'écrire à la première personne des récits apparemment autobiographiques. Qui ne seraient donc pas des nouvelles. Il semblerait que la définition précise de ce que doit être une nouvelle lui échappe. Il

s'en fout.

Xavier Lhomme

Bordelais travaillant et vivant en Alsace, Xavier Lhomme s'est vraiment mis à l'écriture en 2018. Depuis, il a produit une centaine de nouvelles dont une trentaine ont été publiées. Abordant tous les genres, il y développe ses thèmes de prédilection que sont les enjeux sociaux et écologiques, l'ambiguïté des comportements ; l'individualisme et la non communication, l'absurdité de la vie et du monde que nous avons créé. Si, en plus, il peut y glisser du sang, du rock et de l'humour, cela suffit à son bonheur.

Christophe Le Borgne

Un nom banal et franchouillard : Christophe Le Borgne, mais un mix entre la Bretagne et l'île Maurice. Néophyte et autodidacte, il n'a suivi aucun cours d'écriture, n'a jamais été publié avant *Squeeze* mais a plein d'histoires à raconter. Il espère que ce n'est que le début de l'aventure et qu'il devra souvent réactualiser sa biographie. Affaire à suivre...

Rendez-vous en hiver 2022 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette : Éfélyd
Illustration couverture : Frédéric Roussel
<https://fredericroussel.ultra-book.com/>

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-23-0

Dépôt légal : Octobre 2021

© Les auteurs et Squeeze